

Les pêcheurs

de Robert Abernathy

I

ILS étaient en pleine discussion, dans le luxueux salon central du *Morgan Le Fay*, le yacht interplanétaire à la coque dorée appartenant à Mrs. Loran Jordan.

Le *Morgan* dérivait paresseusement à une vitesse d'environ cent kilomètres-seconde dans une région située quelque peu au nord du plan de l'écliptique – au voisinage de la zone interdite formée par la Ceinture d'Astéroïdes, mais nul des passagers ne semblait s'en soucier.

« Parfait ! » dit Harry Burk d'un ton sec, les poings dans les poches de sa coûteuse veste de daim. « Vous vous en remettez à moi ? C'est parfait : l'argent servira à l'extension de l'affaire de Téthys. Hormis une tradition stupide, il n'y a aucune raison pour nous de prendre racine sur Mars. »

Le visage gras de Mrs. Loran Jordan arbora une moue dubitative. Burk n'en gardait pas moins la certitude absolue qu'elle n'avait cessé de vouloir se décharger sur lui de cette décision. Mais – son regard passa de sa belle-mère à sa femme – il pourrait s'attendre à ce qu'Ilena prît fait et cause contre lui. Un sourire désagréable lui tordit la bouche.

Ilena Burk avait écouté en silence, toute droite dans son fauteuil. Son visage sombre ne révélait pas la moindre émotion.

« Ce n'est pas la tradition qui est en cause, dit-elle d'un ton monocorde. Même en mettant les choses au mieux, un placement dans l'entreprise de Téthys ne peut donner de résultats qu'à longue échéance. Non que nous ne puissions nous permettre de perdre cet argent, mais nous devons également songer au crédit de la Compagnie. Avez-vous considéré cet aspect de la question, Harry ? »

Burk savait à quoi s'en tenir sur cette attitude raisonnable. Le regard qu'il lança au visage impassible de sa femme – ce visage de statue, disait-il au temps où il n'était pas comme aujourd'hui détaché d'elle et de son argent – exprimait un soupçon vérifié par l'usage. Ilena n'était pas, comme sa mère, une vieille femme gaspillant sa richesse avant de mourir et ravie de céder une société représentant un milliard de crédit au premier aventurier s'arrangeant pour épouser sa fille. Ilena possédait une intelligence froide et, de plus en plus clairement, se révélait l'ennemie d'Harry. Jusqu'ici, en des occasions semblables, les discussions auraient pris fin avec Burk et Mrs. Jordan d'un côté, Ilena de l'autre. Il lui fallait maintenir ce statu quo.

Ce n'était pas l'enfant à naître qui renverserait la situation. Bien au contraire. Burk pouvait évaluer à une nuance près la réaction de la vieille Mrs. Jordan lorsqu'elle comprendrait que le fils de Harry (l'idée que ce pût ne pas être un garçon n'avait fait qu'effleurer l'esprit de ce dernier) serait finalement son propre héritier. Mais le plus drôle était qu'il ne pouvait pas même faire de conjectures quant à la réaction d'Ilena, qui allait être la mère de son fils. Elle était encore, si possible, plus lointaine et plus indéchiffrable que jamais.

Les lèvres de Mrs. Jordan frémissaient. Ilena ne lui laissa pas le loisir d'exprimer des doutes renaissants. Elle continua à l'adresse de Burk, sur un ton cette fois presque apaisant : « Vous êtes joueur dans l'âme, Harry. Les gros risques vous fascinent. Mais vous ne pouvez tenter la chance avec quelque chose d'aussi important que...

— Vous m'avez souvent dit, lui répliqua-t-il comme s'ils étaient tous deux seuls dans le salon, combien vous étiez proche de votre père, combien vous pensiez avoir hérité de son sens des affaires. Peut-être en est-il ainsi, peut-être pas... Je sais en tout cas ce

qu'était votre père : rien qu'un bûcheur qui n'a jamais vu la couleur de son argent. Et c'est moi l'indigne successeur. Eh bien, moi, j'aime voir la couleur de mon argent, et tant que je dirigerai les Entreprises Jordan, deux cents millions seront crédités pour Téthys ! » Il se demanda s'il n'abattait pas son jeu un peu vite, mais la conviction grandissante que les masques tombaient stimulait son audace.

La poitrine massive de Mrs. Jordan palpait d'appréhension :

« Que voulais-tu dire, Ilena, au sujet du crédit de la Compagnie ? »

— Nous avons tout le liquide disponible, intervint Burk avec colère. Il n'est besoin d'aucun emprunt.

— Je veux dire, reprit Ilena, que le crédit de la Compagnie est très engagé. Si nous lançons tout ce capital disponible dans une aventure extravagante, tout le monde croira que nous avons jeté par les fenêtres notre unique actif ne figurant pas au registre commercial. »

« Bien joué, sacrebleu ! » pensa Burk. Il avait l'impression désagréable qu'Ilena saisissait parfaitement ses motifs – il n'avait jamais été homme à dissimuler ou à feindre – alors qu'il restait dans le noir en ce qui la concernait.

Les choses avaient changé, et ce changement ne le mettait pas très à l'aise. Il avait épousé Ilena essentiellement – il se l'avouait maintenant – parce que son existence insouciant à travers les frontières planétaires ne lui avait, financièrement parlant, rien apporté. Le hasard avait mis sur son chemin une héritière, et Burk avait entrevu là une vie tranquille enfin assurée. À cette époque, l'idée qu'il avait déjà trente et un ans – ce qui n'était plus la première fraîcheur pour un pilote de fusée – l'avait parfois fait s'éveiller couvert d'une sueur froide. Maintenant, à trente-cinq ans, il était directeur des Entreprises Jordan, depuis la mort de leur fondateur... mais ce n'est pas sans une sourde envie qu'il avait lu les comptes rendus de la presse sur le périlleux exploit du premier atterrissage sur Pluton, accompli par d'autres que lui.

Et Ilena n'était plus la même, glaciale maintenant... Mais elle avait toujours été du genre froid, tout au moins en surface. Il ne se refusait pas à admettre que c'était elle qui avait probablement, en affaires, la perspicacité la plus aiguë.

Plus tard, peut-être, quand le bébé serait là... Une femme reste une femme, après tout. La vieille Mrs. Jordan pinçait ses lèvres épaisses et grossièrement peintes, s'efforçant d'exprimer un semblant de rigoureuse réflexion. Finalement, elle éleva la voix :

« Vous, Charles, qu'en pensez-vous ? »

Charles Lindforth leva les yeux, posant son périodique sur le bras de son fauteuil. Il eut un vague sourire sous sa moustache soigneusement taillée ; le miroitement de ses lunettes cachait son regard.

« Vraiment, je ne sais pas, Mrs. Jordan, dit-il d'un ton respectueux. Je crains de n'avoir pas prêté suffisamment attention... »

Aux côtés de Lindforth, se trouvait sa femme, sorte de souris que semblait éclipser son pourtant peu imposant mari ; leur fille blonde, Léoce, étonnamment pleine de vie, était assise à une table voisine, maniant d'un air absent des sélections de la cinémathèque du bord.

« Cet homme ment comme l'enfer, pensa Burk, il tendait l'oreille à s'en faire mal. » Un homme intelligent, ce Lindforth, expert en chemins de traverse, extrêmement habile – sinon, il n'eût jamais pu s'accrocher solidement aux basques de Loran Jordan quand celui-ci avait commencé sa montée en flèche vers les pinacles de la finance coloniale. Même alors, Jordan avait presque réussi à s'en débarrasser. Il l'avait ballotté du poste d'associé à celui de trésorier-adjoint, non sans lui laisser le titre d'ami de la famille.

Ilena déclara prudemment : « Nous étions en train de discuter le plan Téthys, Mr. Lindforth. Mon mari a décidé d'opter fortement en sa faveur. »

Lindforth fixa un instant ses ongles méticuleusement entretenus :

« Franchement, Mrs. Burk, je ne me sens pas qualifié pour émettre une opinion. Ma seule relation avec la Compagnie à l'heure actuelle consiste à toucher mes dividendes trimestriels.

— Mais voyons, Charles... », plaça Mrs. Jordan d'un ton de faible reproche.

*

* *

La porte donnant accès au cylindre portait des panneaux vitrés. L'homme qui grimpa le long du cylindre en s'accrochant à l'échelle d'acier jeta par-dessus son épaule, en passant, un coup d'œil soucieux vers le salon brillamment éclairé.

Le regard de Charles Lindforth surprit le mouvement ; il vit que c'était l'électricien du bord, portant des guirlandes de fils électriques qui traînaient à sa suite.

Lindforth fit un signe à Harry Burk – qui se retourna pour voir l'homme disparaître en haut de l'échelle – et interrogea du sourcil : « Que se passe-t-il ? » Burk haussa simplement les épaules.

« Voyez-vous, Charles, faisait la voix plaintive de Mrs. Jordan, tout ceci représente un risque d'argent considérable. Votre opinion nous est indispensable. Mon mari n'a jamais cessé de compter sur votre jugement. »

« Jamais, bien sûr », pensait amèrement Lindforth, le cerveau, comme toujours, en ébullition. « Il se fiait à mon jugement pour mieux me trahir, parce que je n'avais pas son flair ni – alors – son implacabilité. Quand il a vu les possibilités offertes par l'extension des affaires sur Mars, je me suis trouvé pieds et poings liés par ses soins, avant même d'avoir pu m'en rendre compte. À dire vrai, je représente maintenant quelques millions, mais Loran Jordan a fait des milliards, dont la moitié aurait dû me revenir. Mais toi, espèce de grosse truie, tu ne savais jamais d'où venait l'argent ni ce qu'il devenait après t'avoir filé entre les doigts. Et c'est maintenant que tu te tournes vers moi : tu m'invites dans ta fusée en or, à croiser parmi les satellites de Saturne, et à t'aider à guider le vaisseau doré de ta fortune... au naufrage. »

« Excusez-moi », dit brusquement Harry Burk, qui se dirigea à longues enjambées vers le réduit abritant le téléphone intérieur.

Lindforth sourit en lui-même. Il aimait bien Burk. Burk était un outil que cette grosse vieille folle et sa fille lui avaient placé dans les mains, un levier qu'il utiliserait pour abattre l'œuvre édiflée par Jordan. Il ne cessait de penser à cette destruction future en termes concrets, comme à des choses s'écoulant, se brisant, explosant. Mais parfois, la nuit, il se rendait compte qu'il ne serait jamais véritablement comblé, puisque Loran Jordan était déjà mort et ne pourrait mourir à nouveau.

« Eh bien, Mrs. Jordan », dit-il d'un air étudié, reprenant une fois de plus l'examen de ses ongles, « puisque vous insistez, il serait vain de se cacher que les temps ont changé. Les Entreprises Jordan ont été édifiées sur la base de l'expansion coloniale planétaire. Nous avons fait reculer devant nous les frontières grâce à nos capitaux et en avons récolté le prix. Mais Mars ne représente plus une frontière. De nos jours, la vague colonisatrice s'est étendue jusqu'au système de Jupiter et déferle jusqu'aux satellites de Saturne. Que d'autres capitaux aient pu nous précéder dans la mise en valeur de Jupiter pourrait bien apparaître à présent comme les conséquences d'une regrettable politique conservatrice de notre part. Il semble que nous nous trouvions maintenant en face du choix suivant : ou saisir les occasions d'investissements dans le système saturnien, ou rajuster le fonctionnement de notre Compagnie. »

Ilena Burk éleva la voix, de ce ton incisif que Lindforth eût pu redouter à juste titre, s'il n'avait compté sur l'échec sentimental de son mariage avec Burk pour la rendre en fin de compte inoffensive :

« Une bonne note. Néanmoins, si la Compagnie doit élargir ses frontières, il n'en faut pas moins faire preuve d'intelligence dans le choix de celles-ci. » Lindforth reprit :

« Le plan Téthys consiste à organiser le développement du satellite en tant que lieu de séjour, planète de plaisance à basse gravité. Inutile de vous rappeler que ce genre de placement, lorsqu'il réussit, est considérablement plus fructueux que n'importe quel autre. Voyez l'affaire de Selenopolis : plus d'un demi-million d'entrées payantes aux Ballets Lunaires pour la seule année dernière.

— Pourtant, poursuit froidement Ilena, il paraît peu probable que le dispositif de colonisation aux environs de Saturne soit prêt à dégorger avant le siècle prochain des foules d'oisifs en quête de distractions. »

Lindforth s'agita, tentant de chasser d'une chiquenaude quelque invisible tache de poussière sur sa manche, tandis qu'il pesait les termes de sa réponse. Il avait l'air hostile, derrière le masque de son visage.

*

* *

Harry Burk revint de la cabine téléphonique. Le bruit de ses pas, bien qu'étouffé par l'épaisseur du tapis, avait quelque chose de précipité.

Léoce, la fille de Lindforth, leva les yeux, d'un air qu'elle voulait fortuit, mais en laissant distraitemment se dérouler le film qu'elle était en train de suivre.

Comme toujours, elle était pleinement consciente, non de tel ou tel détail, mais seulement de l'effet causé en bloc par la présence de cet homme, du choc qu'il produisait sur elle, de l'aura d'aventure et de gloire qui l'entourait à ses yeux. Cela se sentait dans sa démarche élastique, dans la façon dont il balançait les mains le long du corps, comme prêt à l'action. Lorsqu'il la regarda, ses yeux avaient un éclat comparable à celui des flammes des fusées dans l'espace, à la poussière rouge des batailles sur Mars...

Elle avait dix-sept ans et savait qu'il est mal d'aimer le mari d'une autre – mais, Léoce se le répétait farouchement, elle avait vu de quelle façon cette femme traitait Burk, cette femme glaciale et sombre dont l'unique pensée était d'amasser et de conserver de l'argent pour l'entreprise de son père... Oh ! elle lisait sans peine dans l'âme d'Ilena. Ce n'était point par désir pour Harry qu'elle l'avait épousé, mais parce que la Compagnie avait besoin d'un homme. La Compagnie ! Presque inconsciemment, Léoce donnait au mot des inflexions semblables à celles de son père, lorsqu'en famille il parlait, avec une amère précision, des Entreprises Jordan.

Le visage de Harry arborait une curieuse expression, une sorte d'excitation mêlée de plaisir. Il plissait les yeux et souriait aux autres d'un air quelque peu sinistre.

« Je viens de parler au capitaine McKeown, dit-il avec vivacité. Il m'a dit – non sans réticences – que quelque chose ne va pas. Une pièce importante a explosé dans le système de protection anti-aérolithes, un condensateur ou quelque chose d'approchant, et depuis un quart d'heure, nous naviguons à l'aveuglette. Si près de la Ceinture Interdite ! »

Léoce resta pétrifiée. Il lui semblait négligeable, en ce moment, que quelqu'un remarquât son regard fixé sur Harry, même si on lisait ce qui devait être écrit dans ses yeux... Elle entendit le gloussement de frayeur de Mrs. Jordan, vit sa propre mère devenir plus pâle qu'à l'ordinaire, son père se mordre les lèvres. Mais ce que Léoce éprouvait était comme un reflet de l'excitation à demi amusée dont s'éclairait le visage d'Harry. Il avait l'air... l'air d'une personne goûtant une saveur familière après en avoir été depuis longtemps privée... La saveur du danger.

« L'électricien a monté une sorte de circuit de secours. Il doit avoir à peu près terminé maintenant. De toute façon, nos chances de heurt sont, même dans cette région, d'une sur un million. »

Il parla encore, répétant ce qu'il venait de dire pour répondre au caquet interrogateur de Mrs. Jordan. Léoce écoutait à peine ; elle souhaitait que cet instant durât

indéfiniment. Elle voyait Harry rayonner, amusé par sa supériorité sur tous ces gens timorés. Mais qu'il la regarde donc ! Il verrait qu'elle non plus n'avait pas peur !

Elle se rappela une histoire lue dans un magazine – l'histoire de deux amoureux prisonniers d'un astronef ayant perdu tout contrôle et tombant dans le soleil. Elle avait failli pleurer, tant était belle la scène finale... Mais ce n'était guère comparable au présent ; avec un soudain serrement de cœur, elle se rendit compte que s'ils heurtaient un météore ils seraient instantanément pulvérisés sans la moindre seconde pour les adieux. Et elle ne pouvait pas lui dire maintenant : *Harry* – elle prononça le nom sans effort conscient – *Harry, inutile de feindre plus longtemps. Harry...*

Charles Lindforth, se mordillant la lèvre inférieure, déclara :

« Notre astronef est tout de même un assez joli morceau. N'est-il pas possible qu'il absorbe un météore ordinaire et s'en tire ? »

« Avec de la chance, oui, mais selon le point d'impact. Et un projectile de la taille de votre poing peut nous ouvrir en deux si nous le rencontrons à la vitesse où nous allons. – J'avais cru comprendre que les météores de la taille du poing étaient extrêmement rares, dit Lindforth.

– Pas aux environs de la Ceinture. »

Léoce le comprenait, avec ses connaissances, son intrépidité, cette cruauté même qui lui faisait vanter sans honte la force de l'adversaire. Elle le couvait d'un regard enflammé, mais lui ne semblait pas la remarquer le moins du monde.

Se sentant irrésistiblement poussée à dire quelque chose, elle demanda : « Et... qu'arriverait-il si nous en heurtions un vraiment gros ? »

Il la regarda, un faible sourire tirant les coins de sa bouche : « Alors, dit-il (et ce fut comme si une main étreignait le cœur de Léoce, devant cet écho à ses propres pensées), alors, nous n'aurions même pas le temps de nous dire adieu. »

*

**

Et, à cette seconde, l'astronef heurta un météorite. C'était contre toutes les probabilités, mais il n'y avait pas à discuter avec le bolide de pierre et de métal jailli du vide à la rencontre du *Morgan Le Fay*.

Comparé aux corps célestes en mouvement, c'était un vulgaire caillou, un petit astéroïde d'une masse d'un million de tonnes. Depuis un milliard d'années, peut-être, depuis l'explosion de la cinquième planète primitive, il errait sur l'orbite excentrique qui venait de croiser leur route.

L'astronef fit une embardée effarante ; ses sens électroniques étaient morts, les réflexes humains beaucoup trop lents pour parer au choc. L'appareil fut projeté de côté, ricochant contre l'obstacle.

Le tout avait duré une fraction de seconde. Puis l'infinité croissante du vide et de la distance sépara l'astéroïde fou, poursuivant sa trajectoire à peine modifiée, de ce qui restait du *Morgan*, dont les mécanismes de secours engageaient un combat fébrile contre la mort.

II

Une fraîcheur humide étreignit le front douloureux de Léoce ; au prix d'un effort pénible, elle ouvrit les yeux. Le sombre visage d'Ilena Burk flottait au-dessus d'elle, émergeant d'une masse confuse, et Léoce, ayant réussi à le fixer, aperçut une meurtrissure ensanglantée sur l'une des pommettes saillantes. Elle prit conscience que son propre corps était raide et endolori, et que le sang lui battait aux tempes.

Mais elle avait en mémoire tous les détails, jusqu'au moment où une force irrésistible l'avait projetée dans les airs... Pourtant elle n'éprouvait nulle surprise à se retrouver vivante. Elle avait l'habitude d'être en vie.

« Peut-être ne devriez-vous pas essayer de vous relever tout de suite », dit Ilena, d'un ton plein de naturel.

Mais Léoce se redressa, bien que cela lui fit tourner la tête. Elle se trouvait par terre dans le salon ; l'aspect général des lieux aurait pu sembler tout à fait normal, chaque meuble rivé au parquet étant resté en place, mais tout ce qui n'était pas attaché avait été projeté çà et là. Une carafe avait roulé, trempant le tapis d'alcool répandu, deux ou trois livres s'étaient étalés dans un coin, des cartes à jouer jonchaient le sol comme les feuilles à l'automne, et semblaient d'ailleurs avoir été piétinées.

« Où donc... », commença Léoce... lorsqu'elle aperçut Mrs. Jordan effondrée dans l'un des fauteuils. Le visage de la vieille femme était verdâtre et sa respiration s'élevait, rauque. Ses vêtements étaient en désordre, mais elle ne portait pas trace apparente de blessures.

Ilena jeta un coup d'œil à sa mère, en réponse à celui de la jeune fille. Mrs. Jordan saisit ce regard, et sa main flasque et bouffie eut un geste d'imploration.

« Ilena chérie, supplia-t-elle d'une voix haletante, il me faut encore un peu de mon médicament. Si je n'en prends pas un peu plus, le cœur va me manquer. Il faut que tu m'en donnes. »

La jeune femme se redressa, l'air endolori, et secoua la tête.

« Vous avez eu deux doses en vingt minutes, mère, c'est trop déjà.

— Où donc ?... » balbutia Léoce à nouveau. Ilena se retourna vers elle d'un geste vif.

« Harry et votre père sont descendus à la salle des machines. Ils pensent avoir la possibilité de contrôler, de là-bas, la marche de l'appareil... Harry du moins. C'est le seul qui y connaisse quelque chose en fait de fusées.

— Contrôler l'appareil ?

— Quel que soit le projectile rencontré, le heurt n'a pas eu lieu de plein fouet, sans quoi nous ne serions plus là. Mais l'avant de l'appareil a été emporté, tondu net. La passerelle a disparu également et, avec elle, le capitaine McKeown, le pilote, le navigateur et, je suppose, le mécanicien. Il avait dû monter pour une raison quelconque avant l'accident, car l'ascenseur était en haut de sa course et il a été emporté aussi. On a trouvé l'électricien mort dans le cylindre de secours, électrocuté par son propre chargement de fils. » Ilena marqua un temps d'arrêt dans son récit, puis, se reprenant rapidement : « Les choses en sont là : plus de contrôle, plus d'équipage, pas même une radio pour un appel à l'aide, et ignorance complète de notre destination.

— Oh ! » dit Léoce. Elle était restée assise par terre, ses jambes gauchement croisées, empêtrée dans sa jupe. Elle releva les cheveux blonds qui lui tombaient dans les yeux et fixa Ilena. Pour un instant, elle avait oublié sa haine à l'égard de la femme de Harry. Mais le rappel de ce nom – il était là-bas maintenant, dans la salle des machines, faisant face héroïquement aux problèmes de navigation posés par une moitié de fusée – la fit peu à peu revenir à elle.

Elle s'agrippa au sol, ramassa ses pieds sous elle et se mit debout. Elle se sentait maintenant tout à fait d'aplomb, à part son mal de tête. Il lui vint à l'esprit qu'elle était restée ainsi vautrée sur le parquet, échevelée, sans connaissance, depuis une demi-heure peut-être, et que Harry s'était trouvé dans cette pièce, l'avait contournée comme un objet inanimé. Peu lui importait. Peu lui importait même que Harry lui eût marché dessus. Mais la pensée de l'aspect qu'elle avait dû offrir la glaça, et elle se mit à lisser sa jupe.

Être debout lui procurait une impression nouvelle et remarquable – elle chercha au hasard laquelle, et soudain fut fixée : « La pesanteur joue encore ! Comment se fait-il ? »

« Les moteurs n'ont pas cessé de fonctionner, dit Ilena. Ce qui reste du *Morgan* est toujours en marche, et l'accélération n'a pas changé. Mais nous sommes hors de notre route. Harry va essayer de rafistoler quelques instruments. Il craint que nous ne piquions droit sur la Ceinture Interdite.

— Ilena ! haleta Mrs. Jordan des profondeurs du grand fauteuil, mon cœur ! »

Sa fille eut pour toute réponse un hochement de tête épuisé, puis elle se tourna vers la porte ouverte du cylindre de secours. « Je vais voir en bas ce qui se passe. Restez là un moment, Léoce, et veillez sur ma mère, mais ne lui laissez plus prendre de cette drogue. »

Elle atteignait la porte quand Léoce poussa un cri – sa voix était devenue soudain celle d'une enfant perdue.

« Maman ! Où est maman ? »

Elle le sut avant même que de voir le mouvement du regard d'Ilena s'arrêtant pour fixer quelque chose derrière elle, avant que de se retourner et d'apercevoir à son tour le corps qui gisait, immobile contre le mur, couvert de la tête aux pieds d'une des belles nappes appartenant à Mrs. Jordan.

« Oh ! » fit-elle suffoquée, et elle répéta : « Oh !... »

Puis, sans tourner la tête, elle sentit qu'Ilena avait glissé silencieusement hors de la pièce, sortant par le cylindre de secours, et la laissant, elle, Léoce, seule en présence du corps de sa mère. Mrs. Jordan, qui haletait ses exigences dans son fauteuil, ne comptait pas.

Léoce traversa le salon et resta à contempler les formes minces et calmes du corps allongé sous l'ample linceul. Elle songea un instant à soulever la nappe, puis se ravisa. D'étranges pensées tourbillonnaient dans sa tête endolorie. La sensation de légèreté qu'elle éprouvait n'était pas la simple résultante du choc. Elle revoyait sa mère de son vivant, femme retirée, ordinaire, sans idées, sans même – du moins Léoce pensait-elle ainsi depuis des années – la moindre trace d'emprise ou d'influence sur sa fille. Mais Léoce, à présent, s'apercevait qu'elle s'était trompée : car sa mère était morte et elle se sentait étrangement libre.

Tout cela était faux, peut-être, mais quelle importance, sur cette épave plongeant par les espaces vers un désastre et une mort possibles, sinon proches ? Quelle chose importait, à présent, sauf...

Elle leva la tête et vit en imagination sa propre beauté, sa blonde jeunesse et, tout proche, le visage sombre et décharné d'Ilena Burk, dont les yeux froids exprimaient un doute incessant.

« Ce ne sont pas là des yeux, pensa-t-elle, dans lesquels un homme aimerait plonger les siens en un moment pareil. Il les lui faudrait aussi chauds que le vide et la mort sont glacés... »

« Prends bien garde, Ilena », chuchota-t-elle farouchement à l'image surgie dans son esprit.

*

* *

Ilena Burk descendit vivement les échelons d'acier, sa jupe bouffant à l'entour d'elle. Le froid diminuait au fur et à mesure de la descente et, dans la salle des machines, juste au-dessus des vibrations puissantes des fusées, il faisait tout à fait chaud.

Là s'ouvrait un autre monde. Soixante pieds plus haut (ou plus loin, selon la méthode d'appréciation), c'était le salon, berceau dont le luxe relevait directement de celui des

grandes capitales de la Terre ou de Mars. Ici, le dernier barreau de l'échelle donnait accès à l'enfer mécanisé.

Ilena avait déjà visité la salle des machines mais jamais aux heures de fonctionnement des réacteurs. La majeure partie de l'espace disponible était occupée par les culasses dûment renforcées des réacteurs tapies dans leur masse de métal aveugle dont les flancs s'élevaient en pente douce jusqu'au plafond. Là se tenait le génie de la propulsion, mélangeant le combustible atomique et la masse réactive, injectant le mélange dans les tubes de wolfram de six pouces, et y provoquant l'explosion par un bombardement de neutrons. Le fonctionnement s'était poursuivi comme si de rien n'était lors de la collision qui n'avait laissé qu'une moitié d'engin à propulser, et il se poursuivait encore... La salle était pleine du bourdonnement puissant et continu d'un milliard de dociles chevaux-vapeur en plein travail.

Les pieds nus d'Ilena évitèrent les plaques de métal chaud qui parsemaient le plancher de la salle – elle avait rejeté ses chaussures, en haut de l'échelle, pour se déplacer plus à son aise. Elle eut soudain conscience, jusqu'au vertige, de l'endroit où elle se trouvait, perdue dans les profondeurs du vide, où son poids même n'était qu'illusion, le plancher à ses pieds se trouvant en réalité projeté vers elle par la poussée enflammée qui jaillissait au-dessous des réacteurs. Son poids relatif avait même augmenté, car la force de poussée était la même, alors qu'un tiers de la masse du *Morgan* avait été emporté.

Les yeux d'Ilena fouillèrent l'enchevêtrement des lieux et découvrirent Charles Lindforth, agenouillé près du tableau de contrôle auxiliaire. Le panneau principal avait, évidemment, disparu dans les limbes en même temps que la passerelle du *Morgan*.

Il releva la tête à l'appel d'Ilena. La sueur luisait sur son front dégarni aux tempes blanchies. Ses lunettes avaient été mises en pièces au moment du choc, et son regard semblait faible et nu. Il laissa tomber les pinces qu'il avait en main et dit à travers le bourdonnement trépidant :

« Je ne peux mettre la main sur ces plombs. Si vous tombez sur Burk, dites-lui que je ne pense pas qu'on puisse les récupérer sans faire une excavation, et que je ne peux tenir la lampe d'une seule main. » Son bras gauche était en écharpe – improvisée elle aussi à partir d'une des plus belles nappes de Mrs. Jordan ; la frange brodée d'or avait quelque chose d'incongru.

« Où est Harry ? »

— Là-haut, répondit Lindforth. Il est monté à la galerie de tribord pour essayer de déterminer notre route d'après les étoiles. Nous avons mis la main sur un équipement de secours doté de quelques instruments de navigation. Aussi votre mari est-il allé inspecter les étoiles en me laissant ici... »

La voix de Lindforth s'étrangla, et il se tut.

Ilena le regardait fixement, se demandant à quel point il frisait l'hystérie. Ses yeux avaient quelque chose d'égaré ; il lissa en arrière, de sa main valide, ses cheveux clairsemés, et reprit les pinces qu'il tourna nerveusement entre ses doigts.

« Vous semblez avoir pas mal d'ennuis », fit-elle, dans une remarque inepte à dessein. Elle put voir les efforts de Lindforth pour garder son calme. « Pas mal, en effet, dit-il après un moment de silence. Ces fichus plombs... Il semble, Mrs. Burk, qu'au moment de l'accident, ce tableau de contrôle n'était pas du moindre usage courant, tandis que fonctionnait le panneau de la passerelle. L'ouverture d'un commutateur de ce panneau permettrait – je le tiens de votre mari, qui pourrait l'expliquer mieux – de déclencher quelque part un relais amenant le courant à ce tableau. L'essentiel du circuit reste intact, entièrement soudé même, quelque part dans la partie avant de l'épave. Aussi nous faut-il retrouver les plombs par ici, et les couper ; peut-être alors pourrions-nous diriger l'appareil avec les fusées-gouvernails qui nous restent.

— Je vois », dit Ilena, bien qu'elle ne fût pas sûre d'y voir quoi que ce soit. Elle revint à l'échelle.

« Je monte à la recherche de Harry. Je lui ferai part de ce que vous venez de me dire. » Lindforth opina du chef, d'un air absent, et s'installa, morose, sur le capot métallique d'une machine. Lorsque Ilena fut partie, il n'avait pas bougé, fixant d'un regard sans expression sa main valide aux ongles sales ; son complet de haute coupe était plein d'accrocs et de taches.

En remontant l'échelle, Ilena eut une petite pensée distraite pour Lindforth. Quelque chose dans le comportement de ce dernier l'avait mise mal à l'aise – la menace pressentie d'une explosion de colère, l'impression qu'il avait très mal encaissé l'accident et que, d'une manière encore confuse, elle, personnellement, servait de cible à son ressentiment. Mais bien vite, à nouveau, son esprit vagabonda pour en revenir à Harry. Elle ignora délibérément l'impulsion soudaine d'analyser le besoin qu'elle avait de le voir maintenant ; après tout, ses raisons d'aller à sa recherche étaient des plus fondées : elle avait à transmettre le message de Lindforth et, d'autre part, à ce moment précis, c'était Harry, et nul autre, qui était susceptible de connaître et d'évaluer leurs chances à tous...

*

* *

Dans la galerie-observatoire intérieurement vitrée, Harry était courbé sur un trépied garni d'instruments compliqués et s'absorbait dans la manipulation d'un vernier. Le verre incassable des parois était ici infléchi, incurvé, et celles-ci, par endroits, étaient éclaboussées d'un enduit noir, contre les fuites. Ce qui n'empêchait pas le rayonnement d'étoiles sans nombre de pénétrer, étoiles éclatantes de l'espace.

Mais quelque chose n'allait pas avec les étoiles. Leur scintillement se brouillait un peu, leur éclat croissait et déclinait, par intervalles.

Harry leva les yeux et vit la stupeur d'Ilena devant ce phénomène. Il expliqua négligemment, avec cette pointe d'amusement exaspérante dans la voix : « L'appareil a été heurté latéralement par le météore, et a pivoté. Lorsque les stabilisateurs automatiques ont remis son axe parallèle à la ligne de vol suivie, il s'est trouvé naviguer l'empennage en avant, traversant ses propres gaz d'échappement, ce qui m'a joué des tours pendables au cours de mes observations.

— Mr. Lindforth m'a prié, dit Ilena, de vous informer qu'il ne peut mettre la main sur les fils que vous lui avez fait rechercher. Je pense qu'il faudra utiliser le chalumeau oxyhydrique.

— Je ne pensais pas qu'il les trouverait, dit Harry calmement. Je dois redescendre là-bas de toute façon pour alimenter les conduites du compteur auxiliaire. Dieu soit loué, il ne se trouvait pas sur le circuit du tableau de contrôle. » Il se mit à démonter avec dextérité les instruments dont il rangea les pièces à leur place. Il ne semblait pas le moins du monde troublé par la révélation qu'il était à bord le seul homme pouvant faire quelque chose.

Ilena l'observait en silence. Somme toute, maintenant qu'elle était seule avec lui, il ne lui semblait plus avoir rien à lui dire.

Aussi fut-ce simplement pour rompre le silence qu'elle demanda : « Savez-vous quelle est maintenant notre direction ? »

Il disposa soigneusement l'un des éléments du trépied dans son alvéole. « Je ne puis le dire exactement, tant que je n'ai pas les indications de ce compteur. Mais je peux vous dire dès maintenant que ça n'a pas l'air brillant : nous piquons droit sur la Ceinture.

— Je vois », dit Ilena, et peut-être sa voix se serra-t-elle un peu, malgré sa volonté de ne rien laisser paraître.

Il ferma d'un coup sec le boîtier de l'instrument et se redressa. Son regard bleu et dur plongea dans les yeux sombres de sa femme avec une expression... amusée ? inquisitrice ? implorante ?... et ses mains vigoureuses la saisirent aux épaules.

« Vous savez, ma chérie, dit-il, sans hâte aucune dans la voix, l'idée me vient de la grandeur que pourraient revêtir ce moment et ce lieu, pour une dramatique réconciliation. Nous voilà, filant tête baissée vers la Ceinture Interdite, et c'est à pile ou face que peut se jouer notre rencontre avec une nouvelle météorite, ou bien...

— Vous aimez ça, n'est-ce pas », interrompit Ilena avec emportement. Elle était tristement furieuse contre elle-même, contre les vagues d'émotions contradictoires où elle sentait sa raison sombrer, mais elle poursuivit presque automatiquement : « Pile ou face ! Le gros coup ! Et le Grand Combat, et la Dramatique Réconciliation ! »

Il se recula légèrement et relâcha l'étreinte de ses mains sur les épaules d'Ilena.

« Suffit. Je pensais simplement qu'une telle idée aurait pu vous effleurer, auquel cas je voulais vous informer que j'en savais les raisons. Vous avez saisi aussi parfaitement que moi que votre mère, ou bien a déjà pris la décision de me confier le contrôle de la Compagnie, ou bien est sur le point de le faire. Cela, vous ne pourriez le supporter, n'est-ce pas ? Vous iriez même jusqu'à tolérer ma présence, pourvu que vous gardiez la Compagnie à portée de la main. »

Ilena s'efforça de parler posément :

« N'êtes-vous pas en train d'intervertir les rôles ?

— Pas le moins du monde. Il semble, si mes renseignements sont bons, que ni vous ni votre mère n'avez jamais réussi à vous en sortir seules. Et elle est beaucoup plus impressionnée par mes qualités foncières – ou si vous préférez, le charme de ma voix – que vous ne le fûtes jamais. Si vous essayiez maintenant de divorcer, eh bien, peut-être obtiendriez-vous la garde de l'enfant (encore que, Bon Dieu ! je sois décidé à me bagarrer à son sujet par-devant tous les juges de l'univers !). Et, en tout cas, vous vous retrouveriez avec une pension alimentaire, sans plus aucune chance de me dire jamais comment le papa menait ses affaires.

— Mon père... », commença Ilena, puis elle s'arrêta net, doutant d'elle-même.

Harry la contemplait d'un air railleur.

« À votre aise, dit-il. Moi aussi, j'ai à penser au fiston, maintenant, vous savez... Ne vous en faites pas. On s'en sortira très bien. »

Il laissa glisser ses mains le long du bras de sa femme, la serrant, l'attirant à lui, et lui baisa les lèvres. Elle s'efforça un court instant de s'écarter, puis se sentit sans résistance, se serra contre lui en frissonnant et lui rendit son baiser...

Quand il fut parti, Ilena se retrouva bouleversée et pleine de haine pour elle-même. Les étoiles de l'espace la fixaient, glaciales, à travers le vitrage craquelé, fixaient sa propre honte.

Son cœur se serra au souvenir de son père. Son nom dans les milieux d'affaires de Mars était aujourd'hui encore demeuré synonyme d'intelligence extraordinairement aiguisée. Pourtant, ç'avait été un homme simple, presque pieux dans son genre ; à certaine heure de sa jeunesse, il avait entendu dire que les dieux aident bien ceux qui s'aident, et il s'était aidé par la suite à acquérir un solide 30 pour 100 sur la future mise en valeur de Mars.

Ç'avait été un grand homme. Il était mort à présent. Quand Ilena pouvait réfléchir calmement, sans passion, rien – et à coup sûr aucun de ses propres désirs – ne lui semblait aussi important que de conserver, dans l'optique de son père, l'édifice qu'il avait construit. C'était d'autant plus essentiel à présent que l'enfant allait naître, un garçon qui serait l'héritier de la Compagnie, comme l'eût été Loran Jordan fils, celui qui aurait dû naître à la place d'Ilena.

Mais elle ne pouvait toujours réfléchir froidement. Parfois, même, elle ne pouvait pas réfléchir du tout. Elle n'était qu'une femme. Voilà pourquoi Harry Burk, aventurier insouciant, joueur irresponsable, se trouvait à même de faire sombrer les grandes entreprises Jordan.

Preuve décisive de sa faiblesse, deux larmes coulèrent lentement, dont elle sentait la brûlure sur son visage.

III

Dans le vacarme et les vibrations de la salle des machines, Harry Burk était à plat ventre près du panneau de contrôle ; il se redressa, épongea son front en sueur du dos de sa main encrassée, fit quelques pas traînants pour se dégourdir, parmi le cliquetis du fouillis d'outils qui l'entourait.

Il travaillait dans cette salle depuis plus d'une heure, se débattant seul dans le labyrinthe des fils du circuit de contrôle. La crise que couvait Charles Lindforth avait éclaté ouvertement en folie quasi furieuse. Il avait fallu renvoyer le vieil homme, qui était reparti par l'échelle, agité de frissons fiévreux causés par son bras cassé et grommelant des choses à propos d'une meilleure conception des plans et du doigt de Dieu.

Burk travaillait mieux lorsqu'il était seul. Mais à certains moments, il éprouvait le besoin d'une présence, d'un interlocuteur. Ilena. Mais Ilena était là-haut dans le salon, en train, sûrement, de songer à quel parasite elle s'était mariée.

Le secret qui pesait le plus à Burk, depuis que le compteur avait rendu son verdict, était la pleine connaissance du danger vers lequel ils se précipitaient, et partager ce secret eût été dérisoire, puisqu'il était seul capable d'une action quelconque. À présent pourtant, après une heure pénible passée dans l'étouffante chaleur de la salle des machines, il lui fallait admettre que lui non plus n'y pouvait pas grand-chose.

Il s'épongea de nouveau le front, et se retourna. Il vit alors qu'il n'était pas seul, en fin de compte. Une frêle silhouette couronnée de pâles cheveux blonds se tenait à demi dissimulée entre deux saillies latérales de l'énorme masse des culasses.

« Léoce ! dit Burk sans trop de surprise. Qu'est-ce que tu fais là ? » Les yeux clairs de la jeune fille croisèrent franchement le regard de Burk : étroits, bridés, presque comme ceux des Mongols, ils trahissaient les origines baltiques de certains ancêtres de Léoce.

« Je vous regardais travailler. Travailler si dur pour nous sauver tous, inutiles que nous sommes, et incapables de nous en tirer seuls... »

Il eut un sourire plein de lassitude.

« Ne te monte pas la tête. Si j'ai essayé de tirer d'affaire cette épave, c'est surtout parce que Harry Burk se trouvait à bord. Mais j'ai l'impression d'être plutôt inefficace, moi aussi. Les constructeurs de cet engin croyaient que, en fixant ainsi tous les éléments, ils resteraient ensemble jusqu'à ce qu'on débite le tout en petits morceaux. Mais il ne leur était jamais venu à l'idée que l'avant d'une fusée pourrait disparaître, laissant au reste le soin de se diriger tout seul.

— Vous voulez dire qu'alors... il n'y a plus d'espoir ?... »

Il s'étonna de voir combien elle avait l'air peu effrayée.

« Non. Simplement, nous ne pouvons pas gouverner ce fichu débris. Nous continuons notre route sur un cap inchangé, déterminé par notre inertie d'origine, l'impulsion due au choc du météore et la poussée des réacteurs, jusqu'à épuisement du combustible. Si la navigation aux étoiles fonctionne toujours, je crois avoir une idée assez exacte de l'endroit où nous allons. »

Le ton macabre n'échappa point à Léoce, qui demanda, d'une voix sans souffle :

« Où ça ?... »

— C'est justement ce que j'allais venir annoncer là-haut à tous les intéressés. »

Elle lui saisit le bras :

« Dites-le-moi tout de suite... je vous en prie. »

Il scruta Léoce de ses yeux rougis.

« Bien. Dans une heure environ, le *Morgan* va passer en plein centre de l'essaim d'astéroïdes nommé les Dupays. Puis il émergera à nouveau de la Ceinture Interdite, par le sud de l'écliptique, région dans laquelle les routes de trafic nous laissent une bonne chance d'être secourus. »

Mais la jeune fille, en vérité, n'avait pas écouté la dernière phrase. Elle avait reculé d'un pas, la fente oblique de son regard agrandie par l'horreur.

« Les Dupays ! »

« Je me demandais si tu étais au courant de ce que l'on raconte à leur propos, dit Burk, sur le même ton. Ne sois pas étonnée d'apprendre que je me suis surpris à presque souhaiter que le caillou de tout à l'heure nous ait liquidés pour de bon. »

Léoce fit un vague signe de tête. Nul n'ignorait l'histoire, reprise de temps à autre dans les articles de fiction ou de magazines, de ce qu'avait révélé l'archipel des Dupays à la génération précédente, quand les premières fusées d'exploration y avaient pénétré. Depuis lors, la Ceinture tout entière avait été déclarée interdite à la navigation. Mais les Dupays mêmes, région vers laquelle ils étaient en train de se diriger sans rémission, étaient connus comme l'endroit où régnait particulièrement l'horreur.

On ne possédait guère d'autres détails, bien qu'à l'époque quatre fusées fussent tombées au beau milieu du repaire des créatures de la zone maudite, créatures que l'on avait baptisées les Pêcheurs. L'équipage d'un des appareils avait trouvé le courage de se faire sauter. Quant aux autres...

On les avait chassés, traqués, sur la Terre et sur Mars. Des corps humains, non plus des hommes. Une intelligence étrangère perçait dans leur regard, se refusant à toute réponse.

Certains d'entre eux avaient été capturés alors qu'ils tentaient d'arrêter une flotte pour une expédition dans la Ceinture d'Astéroïdes. Cargos équipés de manière à disposer des vastes cales et des moteurs nécessaires pour le transport de cargaisons massives.

Les Pêcheurs avaient échoué dans leur dessein, les hommes dont ils possédaient les corps n'ayant pas disposé des fonds suffisants pour une telle entreprise.

Mais ils pouvaient à présent difficilement espérer meilleure capture que celle recélée par l'épave du *Morgan*.

*

* *

« Qu'allons-nous donc faire ? demanda Léoce à voix basse.

— Je n'en sais rien », fit Burk sans ménagement. Il regardait dans la direction de la jeune fille, mais ne la voyait même pas, fixant un point loin derrière elle. Cela le soulageait de se décharger de ce qu'il était seul à savoir.

« Une fois, poursuivit-il d'un air sombre, j'ai bavardé avec Pete Goda. Tu as entendu parler de lui... »

Léoce eut un nouveau signe de tête. Pete Goda avait été plus qu'une vedette d'un jour : le seul homme sorti vivant des Dupays et qui soit resté un homme. En compagnie de deux camarades aussi peu informés que lui-même, il avait essayé de prendre un raccourci illégal en passant par la Ceinture. Les deux autres avaient péri : l'un que Pete avait été dans l'obligation de tuer sur-le-champ, l'autre mort avant que le martèlement puissant des poings de Pete, à la limite terrestre de ses forces, ait réussi à chasser de son corps la monstrueuse puissance qui s'en était emparée. Mais Pete avait, on ne sait comment, résisté à cette force, quelle qu'elle fût, qui se saisissait de l'esprit des hommes, et de retour sur terre, était resté volontairement bouche cousue.

Le bruit courait néanmoins que la narcosynthèse avait eu raison de son refus de parler, mais ce qu'il avait dit restait un secret du Gouvernement Terrestre...

« Pete était de mes amis, dit Burk. Je ne l'avais pas vu depuis des années, lorsqu'un jour nous nous cognâmes l'un à l'autre à Memphis, dans un... café. Il s'employait à tenter d'oublier ce par quoi il était passé, et son procédé d'oubli le rendait plutôt loquace.

— Il vous a parlé des... ?

— Oui. Dans son langage à lui d'ailleurs. Pete était croyant – il appartenait, je crois, à l'Église du Repentir de l'époque post-scientifique. Il semble d'après lui que les Dupays soient peuplés de démons cherchant à ravir leur âme aux hommes. Au début, l'un d'eux le tenta d'une manière des plus diaboliques, en lui montrant tous les plaisirs de la Terre, tel que peut les imaginer dans sa solitude un pilote interastral, lui offrant de combler tous ses désirs, y compris certains qu'il ignorait avoir jamais éprouvés.

« Pete avait serré les dents et songé au salut de son âme : le Pêcheur lui avait alors montré les cieus dans toute leur gloire, ouvrant toutes grandes leurs portes pour le recevoir. C'était si parfaitement imité que saint Pierre lui-même eût été dupe, mais Pete Goda, qui n'était pas un saint, sentit la supercherie et résista de plus belle. En fin de compte, le Pêcheur avait dû se fâcher, car, en représailles, il fit usage sur Pete de son pouvoir hypnotique. Tout ce que put me dire celui-ci là-dessus fut qu'il avait vécu dix siècles en enfer, et que c'était infiniment pis qu'il ne l'avait jamais supposé.

— Mais il s'en est tiré... », chuchota Léoce, les mains pressées sur la gorge.

Ce reflet lointain, dans les yeux de Burk, disparut, et il fixa pensivement la jeune fille.

« Pete avait sa foi, pour s'y accrocher dur, dit-il d'une voix douce. Penses-tu qu'aucun de nous dispose d'autant ? Qu'y a-t-il, là-haut ? (Il eut un geste en direction de l'échelle.) Une bande de rapaces qui ont passé leur existence à mettre à sac la planète Mars pour s'offrir des fusées plaquées or. Et ici ? Une fillette si effrayée qu'elle est prête à trembler comme une feuille, et un type qui a déjà vendu son âme, en son temps, pour cette maudite saleté d'argent. »

Léoce réagit violemment. Ses traits se raidirent sous la tension qui précède les larmes. Elle dit en suffoquant :

« Mais Harry, je n'ai absolument pas peur, moi ! » Et elle jeta ses bras au cou de l'homme, pressant son corps contre lui. Elle criait, les yeux levés vers son visage : « Nous n'en réchapperons pas, Harry, n'est-ce pas ? Embrassez-moi. Nous allons mourir. Je vous aime, Harry, embrassez-moi ! »

« Comment n'ai-je rien vu venir ? se demanda Harry. Je déraile. »

Il se pencha et baisa les lèvres de Léoce, mais avec douceur, comme on embrasse un enfant.

« Dommage..., grimaça-t-il intérieurement. En d'autres circonstances... »

Par-dessus l'épaule de Léoce, il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Il restait, d'après ses calculs, environ trente minutes avant d'atteindre la Ceinture. Juste le temps de mettre les autres au courant – ce qui ne pouvait plus faire ni bien ni mal – de ce qui les attendait.

Il se dégagea de l'étreinte de la jeune fille et la tint un moment devant lui.

« Vois-tu, petite, dit-il posément, tout ceci t'a peut-être trop frappée. Mais ou bien il nous reste chacun à peu près une demi-heure à vivre – et le diable, dans cette histoire, c'est qu'on ne meurt sans doute pas – ou bien nous nous en tirerons d'une façon ou de l'autre, et nous aurons alors tout le temps disponible. Mais je suis un homme marié, avec des responsabilités – beaucoup trop de ces sacrées responsabilités, ajouta-t-il franchement. Et dans quelque vingt ans, tu ne seras pas fichue de me distinguer d'un tas d'autres vilains et riches vieillards. »

Léoce garda son regard fixé sur lui jusqu'à ce qu'il se sentît mal à l'aise. On ne l'avait pas regardé de la sorte depuis si longtemps ! Son bras demeuré autour de l'épaule de Léoce se resserra.

« Chacun rêve à des choses insensées, ajouta-t-il. Sais-tu ce que moi j'aimerais faire ? Vendre aux enchères la firme Jordan pour m'offrir un cadeau. Une fusée. Pas un truc plaqué or, mais un appareil sans précédent, qu'on pourrait juste réaliser sans doute avec plusieurs milliards de crédits et qui permettrait d'atteindre les étoiles. La chose serait possible, après tout... si cette vieille Jordan et son cœur truqué n'étaient pas partis pour vivre éternellement. »

Il s'arrêta secouant la tête. Il avait parlé pour lui tout seul.

« Projets sans forme que tout ça », grogna-t-il, retirant son bras de l'épaule de Léoce pour enfoncer les poings dans les poches de sa veste tachée de graisse. « Nous faisons route sur les Dupays !

— Merci... de me l'avoir dit... à moi », bégaya Léoce. Elle ne parlait pas des Dupays, mais du projet de fusée interstellaire, et Burk la comprit.

Pendant un instant, il fixa la jeune fille avec une étrange expression de dureté, mais qui ne lui était pas destinée. Burk songeait à la réaction d'Ilena lors de ces mêmes confidences, aux premiers temps de leur mariage. La fêlure entre eux avait commencé à ce moment-là...

« Tu ferais mieux de te composer un visage, petite, dit-il à Léoce d'un ton détaché. Nous devons retourner là-haut faire part des nouvelles au reste de la bande. »

Ce qui restait du *Morgan Le Fay* poursuivait sans broncher à travers l'espace sa trajectoire bien définie. Débris d'un superbe organisme, aveugle, infirme, et pourtant fonctionnant encore. À une distance d'un mille ou deux environ, passèrent en un éclair les premiers fragments de pierre ou d'acier d'une météorite. Nul détecteur ne signalait plus leur présence, nul cerveau électronique ne pouvait plus faire dévier l'appareil en cas d'approche dangereuse de l'une d'elles. Mais la menace qu'elles constituaient était négligeable, comparée à celle qui attendait les voyageurs et que, peut-être, l'approche des victimes stimulait déjà.

IV

Mrs. Loran Jordan se recroquevilla tout au fond des coussins de son grand fauteuil, dans ce salon somptueux du yacht volant qu'elle s'était fait construire pour soixante millions de crédits, ce yacht revêtu d'or de la tête à la queue. Elle sentait battre son pauvre cœur surmené à coups rapides et irréguliers, comme s'il allait parfois s'arrêter tout à fait. Elle voulait prendre son médicament, elle en avait un besoin urgent. Mais elle avait la certitude sans espoir qu'Ilena aurait un brusque refus de tête. Elle se sentait presque trop faible pour se plaindre.

Ilena était une fille dénaturée et sans tendresse, son père tout craché. Elle n'avait jamais eu d'affection pour sa mère, qu'elle était prête à laisser mourir à présent sans un mot de compassion.

Harry Burk poursuivait ses allées et venues, ses pas étouffés par l'épaisseur du tapis. Il avait parlé à mots rapides, saccadés :

« Eh bien, nous savons où nous sommes et où nous allons ! Que demander de plus ? » Il sourit, avec une ironie sans humour, et regarda les quatre autres autour de lui. « Et, ajouta-t-il en consultant sa montre, nous allons y être dans les dix minutes. »

Pendant un instant ou deux, Mrs. Jordan crut que son cœur s'était arrêté réellement de battre... À présent, elle haletait dans son fauteuil, tapie d'épouvante, au passage de chaque minute, de chaque seconde.

Au mur du salon se trouvait une grosse horloge, chargée d'ornements ; elle en avait fait elle-même le choix, mais ne s'en rappelait plus le prix. C'était une superbe horloge, mais l'aiguille des minutes tournait, tournait, tournait plus vite, tandis que le cœur de Mrs. Jordan accélérât ses battements, peinant pour ne pas se laisser distancer. Et chaque tic-tac rapprochait l'épave de quelques milles de la zone d'activité des Pêcheurs. Le visage des autres semblait à Mrs. Jordan évoluer dans un lointain étrange. Ilena se tenait toute droite dans un fauteuil face au sien ; ses mains aux doigts fins reposaient sur les larges bras du siège, mais leur aspect détendu avait quelque chose de douloureux, d'artificiel.

Charles Lindforth restait debout, raide, le visage immobile comme un masque, appuyé à la paroi du cylindre-ascenseur ; il s'était remis de la crise de tout à l'heure et avait à peine réagi aux dernières précisions concernant le sort infortuné qui les attendait.

Alors que Mrs. Jordan le regardait, il redressa d'un geste nerveux sa main valide pour caresser sa petite moustache soignée, mais aperçut ses ongles noircis et remit la main derrière le dos.

Mrs. Jordan tourna légèrement la tête, ce qui amena Léoce Lindforth dans son champ de vision. La jeune fille était mollement assise dans le troisième grand fauteuil, et ses traits charmants revêtaient une expression que Mrs. Jordan ne put percer à jour. Les lèvres restaient tranquilles, mais il y avait dans ses yeux une lueur singulière, une calme assurance sur son jeune visage, qui n'était guère de mise. Léoce semblait ailleurs, sans nul lien avec la tension croissante qui régnait dans la fusée en perdition.

Harry Burk marchait toujours de long en large et parlait, comme s'il s'y sentait obligé. « Voilà longtemps qu'ils nous attendent, dit-il. Longtemps qu'ils nous guettent, dans cette Ceinture : avant même l'époque des singes primitifs, avant même peut-être que la vie ne soit apparue sur Terre. Les savants croient que l'essaim des Dupays provient, à l'origine, d'une partie de l'écorce de la cinquième planète. Les habitants de cette planète étaient doués d'intelligence et, quand leur monde explosa, voici un milliard d'années, ils s'arrangèrent pour survivre d'une façon ou de l'autre. Ils ignoraient encore les voyages interplanétaires mais disposaient d'autres connaissances qui nous échappent.

« Leur corps avait la fragilité de tout ce qui est vivant, mais ils avaient mis au point un procédé d'empreinte du schéma de leur esprit sur une substance durable, roc ou métal, ayant de bonnes chances de subsister après le désastre. Et ils savaient comment préparer ces « conserves d'âmes » en vue d'une résurrection menaçante lorsque viendrait pour eux l'occasion de prendre possession des corps appartenant aux êtres futurs qui viendraient à se trouver dans leur voisinage. *Nos corps.* »

Tout cela n'était qu'une partie de l'hébétude où se trouvait plongée Mrs. Jordan, effondrée dans son fauteuil. Elle ne tenait pas à sortir de cet engourdissement. Mais quelque chose dans sa tête s'entêtait à courir çà et là, comme une souris affairée tentant de fuir de son piège, ce piège que les années de bouffissure, d'affaissement et de lassitude avaient disposé autour d'elle.

C'était là encore un sujet lui permettant, lorsqu'elle essayait, de blâmer son époux défunt.

Elle avait entendu dire quelque part que les femmes riches et inactives engraisaient. Or, qui donc l'avait à la fois rendue riche et inutile, sinon Loran ? Quand prêtait-il l'oreille à ce qu'elle pouvait dire ? Elle savait qu'elle était une forte tête : c'était là sa nature, voilà tout. Loran eût dû savoir en tenir compte. Mais il avait toujours remis, sans commentaire, l'argent qu'elle lui demandait, toujours suivi sa route de sourd-muet solitaire, petit homme paisible au visage grisâtre, qui n'était bon à rien au monde, sinon à amasser toujours plus d'argent...

Mais la pire chose était d'avoir dressé l'esprit de sa propre fille contre elle, sa fille unique qu'elle avait mise au monde *pour* lui. Il avait enseigné à Ilena la haine de sa mère et, à présent, dans ses vieux jours, elle n'avait plus personne.

Elle rouvrit à contrecœur des yeux boursoufflés, sur le présent dans toute son horreur. Elle aperçut Harry Burk qui avait interrompu ses incessantes allées et venues et se tenait face aux autres, carrant les épaules, les mains plantées au fond des poches.

« Il nous reste encore quelques minutes, dit-il, je vais revenir sur ce que je pense des moyens de nous sortir de ce pétrin. Nous savons que, quelles que soient les armes psychologiques dont disposent les Pêcheurs, un esprit humain peut l'emporter sur l'une d'elles. Pete Goda l'a prouvé. Mais nous ne savons pas comment au juste. Je ne pense pas que Pete ait été ce que vous appelleriez une tête puissante. Il avait simplement quelque chose à quoi s'accrocher. Le mieux que je puisse dire à ce propos est donc que chacun d'entre nous se cramponne farouchement à ce qu'il peut avoir de plus fort dans la vie comme point d'appui et ne lâche prise pour rien au monde. »

Le martèlement des mots pénétra jusqu'au cerveau engourdi de Mrs. Jordan. Elle regarda Harry Burk avec une sorte d'espoir forcené, un sursaut de confiance aveugle. Ces propos bien déterminés, ce maintien résolu... Sans aucun doute, d'une façon ou de l'autre, il les sauverait.

Sa main balaya l'air. Burk poursuivit rapidement :

« J'ai mis au point quelques dispositions. Un renseignement que je tiens de Pete peut avoir son utilité : c'est le fait qu'après sa capture par un de ces esprits étrangers, un corps humain est pratiquement incapable d'action pour un temps – celui que met le Pêcheur, je pense, à perfectionner son emprise. Si donc certains d'entre nous ne s'en tirent pas et tombent en la possession des Pêcheurs, ils devront être mis hors d'état de nuire par quiconque se trouvera en mesure de le faire. »

Il eut un geste vers la table occupant le centre du salon, couverte de plusieurs rouleaux de cordages solides.

« J'ai installé des fusées-signaux prêtes à fonctionner. Il faudra les lancer dans deux ou trois heures d'ici, quand l'appareil traversera les routes de trafic australes. Si l'un de nous seulement échappait au péril, c'est à lui qu'il reviendrait de prendre toutes les mesures nécessaires. Compris ? »

Mrs. Jordan vit les autres hocher la tête en signe d'approbation et les imita mollement de son côté.

« Il faut absolument que l'un de nous, au moins, gagne la partie. Nous ne voulons pas être responsables d'un nouveau raid des Pêcheurs sur notre race. » Il se tut et, dans le silence, s'éleva la jeune voix claire de Léoce :

« Peut-être avons-nous tort d'essayer... Il y en a qui se sont donné la mort plutôt que d'essayer ce que vous dites. »

Mrs. Jordan fit à nouveau pivoter sa tête. La voix de la jeune fille résonnait de façon terrifiante, comme si elle eût pensé, vraiment, ce qu'elle disait... Léoce était penchée en avant, fixant Burk de ses yeux obliques, ses yeux humides et brillants. Burk secoua la tête et sourit légèrement.

« Je pense que vous n'obtiendrez aucun suffrage, dit-il à Léoce. La plupart d'entre nous ici veulent continuer à vivre.

— Mais si... »

La voix cassante d'Ilena Burk l'interrompit.

« Si ce Pete Goda, qui semble avoir été plutôt du genre balourd, a pu l'emporter sur les Pêcheurs, je ne vois pas pourquoi nous n'en aurions pas les moyens. Nous sommes tous des gens intelligents et raisonnables. Cela fait quand même une différence.

— Bien sûr, dit Burk, une différence. Mais dans quel sens agit-elle ? »

Charles Lindforth s'emporta et cria d'une voix perçante :

« Ne pouvez-vous donner un peu plus de précisions sur ce que nous avons à combattre ? Comment pourrions-nous...

— Silence ! » coupa Burk, tout net, sans quitter sa femme des yeux. « À ce que m'a dit Pete, chacun dans les Dupays fait seul face à ses propres démons. Chacun doit mener le combat séparément. Bonne chance donc, à tous. »

*
* *

Quelque chose se manifestait, à bord.

Une sorte de senteur délicate, de parfum ; nul des passagers, peut-être, ne le sentait de façon identique, mais pour chacun d'eux, c'était comme une extase de douceur infinie. Ce n'était sûrement pas un parfum pourtant. L'appareil était étanche et volait par les espaces vides.

Il y eut une sorte de bruit étouffé, comme si quelqu'un essayait de parler ou de crier. Mais la puissance du parfum avait quelque chose d'écrasant ; poison dont les délices l'emportaient sur mille autres, il montait au cerveau comme un encens vapoureux, aux couleurs de sommeil et de nuit.

V

Mrs. Jordan se sentit sombrer dans un abîme. Elle hurla, sanglota, implorant encore un bref sursis.

Elle se raccrochait à cette chair lasse qui l'abandonnait, mais ne trouva que l'obscurité ; elle n'agrippait que sa propre peur, qu'elle étreignit passionnément contre elle.

Son esprit fonctionnait plus vite qu'il ne l'avait jamais fait depuis des années. Elle sut soudain que cette peur était sa seule chance de salut. Les Pêcheurs cherchaient à abuser leurs victimes, selon Harry. Mais ils ne la duperaient pas. Précisément parce qu'elle avait trop peur d'eux.

La nuit se dissipa et avec elle la brusque panique. Sa vision redevint nette : elle était dans son fauteuil, au milieu du salon illuminé. Assise en face d'elle, Ilena, pâle et figée. Charles Lindforth s'appuyait contre la cage de l'ascenseur. Près de lui, Harry, debout, leur faisait face, les mains dans les poches, les épaules rejetées en arrière.

« Il nous reste encore quelques minutes, disait-il. Je résume donc. »

À nouveau, l'obscurité, la lutte dans cet univers de cauchemar, qui se referma sur elle dans un bruit de tonnerre.

Dans son esprit éperdu, la panique avait cessé juste à temps pour lui permettre de faire face à cette Chose qui grimpait derrière elle et dont elle apercevait l'ombre. Derrière ? La Chose était partout, c'était l'obscurité même. Mais la peur, elle aussi, était revenue, et cette peur luttait pour elle.

« Le Pêcheur est parti. »

Ce n'était pas elle qui se laisserait prendre à cette suggestion glissée à son oreille. Il la guettait dans le noir, à l'affût d'un autre point faible. Tout d'abord, il avait accordé le sursis follement souhaité. Mais cela n'avait pas suffi. Et il la sondait, toujours plus profondément, sans merci.

À travers l'obscurité qui la séparait de son corps, elle pouvait entendre battre quelque part son propre cœur, lentement, à coups hésitants dont chacun semblait devoir être le dernier... Puis elle se rendit compte que ces battements de cœur étaient en réalité des bruits de pas, lents, coupés de haltes. Et, enfin, que ces pas n'étaient autres que les siens – que c'était elle qui marchait péniblement dans le noir. Pourquoi ? Pour fuir ?

Un autre pas. L'obscurité fit place à un demi-jour grisâtre, un gris lourd et terne, nuancé cependant de la fluorescence de la pourriture. Ses jambes la portèrent encore de l'avant. Mrs. Jordan s'aperçut qu'elle se trouvait dans un édifice au plafond voûté,

soutenu par des colonnes. On eût dit une chapelle consacrée à quelque religion vénérable.

Des cierges allumés dégouttaient devant les niches obscures, le long des murs pleins d'ombre. Mais le noir le plus absolu régnait dans les alcôves, et elle ne pouvait voir à l'intérieur.

Dans sa marche parmi les colonnes, elle crut apercevoir du coin de l'œil une ombre à sa suite, qui flottait jusqu'à ses propres talons et semblait engloutir tout l'espace derrière elle. Mais lorsqu'elle se retourna, les colonnes, les murs austèrement sculptés étaient toujours là, dans la fluorescente lumière grise.

Sans le vouloir, elle s'arrêta devant une des niches. Quelque chose y luisait faiblement dans l'ombre. Elle se pencha pour saisir la bougie votive et en promena la faible lueur qui tomba sur le squelette.

Il se dressait là, planté sur ses pieds. Tous ses os brillants d'une blancheur nue. Grâce aux noires orbites, cage thoracique, os dénudés des bras ballants, pelvis disgracieux... Mrs. Jordan s'immobilisa, la bougie à la main, le regard fixe... Le squelette ne l'effrayait pas à proprement parler, mais lui inspirait une répulsion odieuse, irraisonnée.

Quelque chose lui murmura d'aller vers la niche suivante.

Tenant toujours la bougie, elle obéit, et la lumière vacillante révéla ce qui se cachait là, dans l'ombre.

L'avait-on enterré, celui-ci – puis déterré – ou n'avait-il jamais été mis au tombeau ? Elle n'aurait su le dire, car la chair et ce qui restait des vêtements en lambeaux avaient atteint un tel degré de putréfaction que si un peu de terre y adhéraient encore il n'était pas possible de le distinguer du reste.

La bougie trembla dans sa main, la flamme vacilla, dessinant des ombres obscènes sur le visage corrompu. Les yeux et le nez manquaient, comme sur le crâne d'un squelette. La bouche sans lèvres était étroitement serrée, et les longues dents saillaient hideusement des gencives desséchées et racornies. Les cheveux raides restaient collés à la tête.

Les yeux grands ouverts, elle restait là, fascinée, enveloppée dans l'horreur et la puanteur du spectacle. Elle crut alors entrevoir une lueur de vie au fond des orbites creuses. Mais ce n'était qu'une masse de vers blancs en mouvement.

Les Ténèbres l'effleurèrent à l'épaule. Elle se dirigea frissonnante vers la troisième alcôve. La bougie laissait tomber des gouttes de cire brûlante sur sa main, mais elle ne sentait rien.

Ici, plus d'horrible pourriture, mais simplement la troisième suite logique de la série : la silhouette pâle et rigide d'un mort récent, visage de cire dont le sang avait fui et dont la cécité voilait le regard grand ouvert. Il était mort pourtant. Elle avait vu la série à rebours : précédant celui-ci, la puanteur de la mort, les vers et, avant encore, la blanche et inhumaine perfection des ossements à nu.

C'est alors qu'elle se mit à hurler, la bougie lui échappa des mains et s'éteignit. La ruée des Ténèbres recouvrit le tout.

Cette dernière figure était la sienne. Et les autres ?...

Mrs. Jordan fit de son mieux pour se rappeler que rien de tout ceci n'était réel. Le Pêcheur se tenait dans le noir, près d'elle, guettant telle une bête patiente. Il avait capté le genre de peur qu'elle avait en elle et utilisait ce qu'il avait appris.

Mais la lumière revenait. Non pas la mauvaise lumière grise de l'obscur chapelle, mais une lumière dorée et chaude comme un vin généreux, une lumière, une atmosphère telles qu'elle n'en avait jamais connu depuis – depuis...

Elle se trouvait sous une arche de pierre et parcourait du regard les ondulations d'une prairie.

Le soleil matinal étincelait sur la rosée et, par-delà, la profondeur des bois était emplie d'appels d'oiseaux.

Il y eut un frisson dans l'ombre, sous l'arche. Elle sut que, si elle se retournait, elle verrait les corridors gris aux colonnes et aux alcôves de blasphème. Elle frissonna, sentant qu'elle ne pourrait jamais supporter de refaire ce chemin.

Elle s'avança à découvert, en direction de la prairie. Au cours de sa marche, elle s'aperçut qu'elle était nu-pieds en foulant l'herbe humide de rosée. Elle se sentait légère, ses pas sans effort devenaient sauts et bonds.

C'était bon de se sentir légère et petite et d'avoir l'impression de danser. Elle avait oublié cette sensation... où donc ? Dans un mauvais rêve, peut-être.

Elle avait rêvé qu'elle était malade et lasse et qu'elle n'avait plus la vie devant elle. Mais elle ne voulait plus s'en souvenir. Plus jamais.

Les bois étaient profonds et mystérieux, prêts à être explorés. Elle courut légèrement à travers les herbages, vers l'invitation des profondeurs vertes, ne se souciant plus, vraiment, de ce qui pouvait l'y attendre.

Et d'un, frères...

VI

Charles Lindforth tendit tout son être dans un combat désespéré pour que son esprit demeure le froid instrument de calcul qu'il était destiné à être, pour faire de son cerveau une forteresse contre l'invasion. Il lui fallait vaincre, car il avait encore tant à faire et il ne pouvait croire qu'aucun des autres arriverait à résister aux Pêcheurs. Ils étaient tous faibles et insensés, d'une manière ou de l'autre.

Mais l'irruption des Ténèbres ébranla son contrôle de lui-même. Il tâtonna follement et sa main se referma sur quelque chose de dur, lisse et froid : la poignée d'une porte, qu'il arracha presque en la tournant, d'un mouvement spasmodique.

La lumière se déversa, l'aveuglant momentanément. Lorsqu'il put rouvrir les yeux, il vit une grande pièce où des hommes au visage grave, vêtus sobrement, se tenaient assis autour d'une table d'acajou poli.

Lindforth rit presque. « À qui croyez-vous donner le change ? » demanda-t-il silencieusement à la Chose qu'il sentait derrière lui, en train d'attendre, dans l'obscurité. « Ceci n'est pas la salle de réunion du Conseil d'administration des Entreprises Jordan, avec ses directeurs siégeant, nous ne sommes pas de retour sur Mars. Ceci n'est qu'un simple mirage présenté à ma vue. Je pourrais l'effacer rien qu'en refusant d'y croire. »

Il se sentit assez satisfait de lui, pour avoir si aisément décelé la fraude. Néanmoins, il n'avait aucune envie de faire demi-tour et rentrer dans l'obscurité où la Chose se tenait aux aguets. Cette pièce éclairée, mirage ou non, était préférable. Il referma la porte derrière lui d'un geste ferme.

Les directeurs se levèrent et s'inclinèrent devant Lindforth avec déférence. « Bravo, pensa-t-il avec amusement, c'est de mieux en mieux ! »

Dans la vie réelle, il ne lui eût même pas été permis de pénétrer dans la salle du Conseil d'administration sans y être invité.

« Soyez le bienvenu, monsieur Jordan », dit le président, et les autres membres du Conseil lui firent écho dans un murmure de voix.

Lindforth les regarda fixement. Mais il n'y avait pas l'ombre d'une plaisanterie, pas la moindre lueur de dérision sur les visages pleins de déférence. Ils croyaient tous qu'il était Loran Jordan. Mais Loran Jordan était mort... n'est-ce pas ? Dans un endroit comme celui-ci, se répéta obstinément Lindforth, il fallait prendre garde de bien

séparer le réel de l'irréel, de ne rien prendre pour dû. Il devait garder tous ses esprits, en ce qui le concernait. Il fallait faire très attention, être plein de ruse pour déjouer Loran Jordan... non, il voulait dire pour déjouer les Pêcheurs.

« Aimeriez-vous jeter un coup d'œil sur le Rapport annuel, monsieur Jordan ? demanda le président.

— Donnez-le-moi », répondit hargneusement Lindforth. Ça lui éclaircirait l'esprit, il en était sûr, d'avoir devant les yeux des chiffres rigoureux – pertes et profits. Il se sentait toujours à l'aise, devant des chiffres. Se saisissant de la liasse de papiers, il s'assit au bout de la table pour l'étudier.

Mais le rapport était plein de confusion. Il semblait consister surtout en notes nécrologiques, certaines d'entre elles portant le nom de Loran Jordan, d'autres celui de Charles Lindforth.

Embarrassé et furieux, il rejeta les papiers qui tombèrent en pluie sur le tapis, et se leva.

« Vous ne me duperez pas ! » ragea-t-il, et il se tourna vers la porte, déterminé à l'ouvrir.

« Comme vous voudrez, monsieur Jordan », articula obséquieusement le président.

« Hum !... », il se racla la gorge, minutieusement, puis, comme la main de Lindforth atteignait la poignée de la porte, demanda : « Monsieur Jordan, désireriez-vous voir le traître Lindforth ? »

Lindforth se retourna violemment, comme piqué par un frelon.

« Qu'est-ce encore que *cela* ?

— Nous avons fait sortir l'imposteur Lindforth de ses cachots. Il nous avait semblé comprendre que vous souhaitiez le voir assister à... aux cérémonies.

— Ah ! oui, les cérémonies », dit vaguement Lindforth, déterminé à ne pas montrer son ignorance. « Quand doivent-elles commencer ?

— Lorsque vous le voudrez, monsieur Jordan. Nous n'attendions que votre arrivée.

— Très bien alors, dit Lindforth, allons-y. » Il savait qu'il prenait des risques. Mais il lui fallait connaître la suite.

« L'ascenseur se trouve par ici », dit le président.

Ils prirent place dans l'ascenseur et montèrent, encore, encore, et encore. Les murs de la cage étaient transparents et Lindforth vit qu'ils s'élevaient jusqu'au sommet d'une tour se dressant à une hauteur terrifiante – jusqu'à ce que le paysage de Mars se déroulât, tel une carte, sous leurs yeux, semblable aux cartes de l'Empire britannique des anciens manuels d'écoliers, toutes teintées d'un rose rougeâtre.

L'ascenseur montait toujours. Il ne se rappelait pas l'existence d'une tour si haute, au-dessus des Établissements Jordan. Ce devait être encore l'une des choses que Lindforth – il voulait dire Jordan – avait fait faire sans lui demander son avis...

L'ascenseur stoppa. Ils se trouvaient sur le sommet vertigineux de la tour ; un espace étroit entouré d'un parapet. Non loin, contemplant par-dessus le rebord le lointain paysage s'étendant en dessous de lui, se tenait un homme, les mains attachées derrière le dos, qui se retourna et leur fit face alors qu'ils se rassemblaient sur le toit. Le président du Conseil d'administration déclama avec force :

« Voici le traître Lindforth ! »

L'homme enchaîné se tint immobile, les observant d'un air impassible. Il avait le visage mince, les traits grisâtres, d'une modestie décevante, de Loran Jordan.

Lindforth, presque pris de panique, murmura au président :

« Attention. Il faut le surveiller de près. Il connaît beaucoup d'expédients !

— Ne vous inquiétez pas, répondit le président à voix haute. Les chaînes sont faites du meilleur acier. Le traître ne s'échappera pas ! »

Lindforth – le véritable Lindforth, ainsi qu’il ne cessait de se le rappeler à lui-même – respira profondément.

« Tout est-il prêt ? » demanda-t-il nerveusement.

Le président eut un geste qui balaya le panorama s’étendant autour d’eux.

« Voyez ! De cette altitude, vous pouvez voir le vaste réseau des Établissements Jordan. Mines, fonderies, moyens de transport, se déroulant jusqu’au loin, immenses, à travers toute la surface de la planète. »

Même diminué par la distance, c’était un spectacle inspirant le respect – presque accablant.

Lindforth, la gorge serrée, regarda du haut de la tour avec un frisson d’extase, sachant que tout ceci lui appartenait, à lui seul...

« Voici, monsieur », dit quelqu’un, et des mains déposèrent devant lui un objet : un ancien détonateur, un minuscule dispositif, avec des batteries et des fils électroniques qui traînaient.

Lindforth se pencha en avant et agrippa la poignée du piston. Il regarda d’un air triomphant la silhouette qui semblait être Loran Jordan.

« Regarde ça ! » aboya-t-il, et il poussa la poignée.

Partout sur la surface de Mars, les immeubles, les mines, les voies de communication appartenant à la Compagnie Jordan furent projetés dans l’espace, dans une interminable série de puissantes explosions. Des flammes s’élevèrent, la fumée ondoya jusqu’à recouvrir complètement le paysage rougeâtre. La tour trembla sur ses bases.

Cependant, Loran Jordan se tenait toujours là, immobile. Tout mince qu’il fût, l’ombre d’un sourire jouait sur son visage, un de ces vieux tics dont Lindforth se souvenait si bien.

« Alors ? cria ce dernier par-dessus le lointain craquement des flammes, que penses-tu de ça ?

– Quoi donc ? dit Jordan, avec son sourire de biais. Si, comme vous le dites, vous êtes réellement Loran Jordan, auquel cas je suis l’abominable traître Charles Lindforth, qu’est-ce que tout ça peut bien me faire ? »

Lindforth frissonna. Il dit pesamment : « Tu vas voir ! » et se rua vers l’autre, poussant de ses deux mains la grise silhouette de son souvenir, haïe, adorée. Celle-ci passa par-dessus le parapet.

Il se pencha pour la suivre des yeux et l’aperçut qui tombait, tourbillonnante, de plus en plus minuscule, droit vers la couche de fumée qui recouvrait la Terre en dessous d’eux. La fumée s’élevait à présent comme pour venir à sa rencontre et la silhouette disparut.

La fumée continua à s’élever vers le sommet de la tour.

Les membres du Conseil applaudirent et crièrent à l’unisson :

« Le traître Lindforth est mort ! Félicitations, monsieur Jordan !... »

Et de deux, frères...

VII

L’obscurité se referma au-dessus de Léoce comme un océan et elle s’enfonça, s’enfonça, loin de toute lumière et de toute vie, dans un engourdissement et une indifférence étranges...

Puis la conscience lui revint, dans un choc semblable à celui d’une douche glacée et, instinctivement, elle se mit à lutter, griffes en avant, cherchant à se frayer un retour.

Mais l’obscurité n’offrait ni haut ni bas et elle retrouvait ses impressions d’enfant, lorsqu’elle sortait en suffoquant des ténèbres d’un cauchemar pour s’apercevoir que

son réveil même n'était qu'un rêve et que l'obscurité qui l'enveloppait était toujours celle du cauchemar. Il y avait toujours dans ce rêve quelqu'un avec un couteau – quelqu'un dont elle ne pouvait voir le visage...

« Mère ! » cria-t-elle dans sa terreur, avec une voix d'enfant.

Sa mère surgit de la nuit, blanche, comme éclairée par un projecteur, aussi pâle qu'elle était apparue à Léoce dans les instants précédant le naufrage. Léoce se souvint et sanglota.

« Non, mère, non, je ne veux pas vous voir, vous êtes morte ! »

Il n'y eut plus que l'obscurité et ses propres sanglots qui allèrent faiblissant, s'effaçant avec la distance.

Mais à présent elle avait repris pleine conscience et se souvenait parfaitement. Elle murmura avec passion : « Mais je suis *vivante*, je ne veux pas mourir, pas encore, c'est trop tôt... »

« Cramponnez-vous à la vie », avait dit Harry, durant les dernières minutes. Harry ! Il était sa raison de s'accrocher à cette vie. Parce qu'elle l'aimait. Parce qu'il l'avait embrassée... Ses bras forts et rassurants l'enserraient, la protégeant contre le mal. Les larmes lui embuèrent les yeux et le visage de Harry se brouilla.

« Je vous aime, Harry, pleura-t-elle, embrassez-moi ! » et il se pencha pour l'embrasser sur les lèvres, mais doucement, comme il eût embrassé une enfant.

« Je vous aime aussi, Léoce, dit-il, jamais homme n'a autant aimé. »

Elle enfouit son visage au creux de l'épaule de Harry, qui, avec douceur, tendrement, caressa sa brillante chevelure.

« Ma chérie, ma pauvre chérie, aurez-vous du courage ?

— Oui, dit Léoce, je suis courageuse.

— Vous savez qu'il nous faut partir, dit-il doucement.

— Je sais », répondit Léoce dans un murmure presque inaudible.

Côte à côte, ils gravirent la spirale d'un vaste escalier, entre des murs lumineux où flottait un demi-jour.

Tout au long du chemin, Harry tint dans la sienne la main de Léoce, qui avançait sans peur. Ils atteignirent un immense palier tapissé de rouge. Alors, soudainement, la peur la submergea de nouveau. Sa main s'arracha de celle de Harry dont elle s'écarta, haletante.

« Mais... mais vous n'êtes pas Harry, vous êtes l'un d'Eux...

— Regardez-moi », ordonna-t-il d'une voix aux profondes résonances.

Elle s'aperçut alors, pour la première fois, qu'il portait une robe de prêtre de couleur écarlate, ceinte à la taille d'une corde d'argent. Mais elle ne pouvait voir distinctement son visage dissimulé dans l'ombre d'une capuche.

La voix venant de l'ombre avait quelque chose de sévère, d'implacable, à quoi l'on ne pouvait échapper.

« Tu as promis. Nul autre que toi ne peut le faire. »

Dans une étreinte douloureuse, la main se referma sur celle de Léoce, qui sentit ses jambes se dérober sous elle, tout son corps faible et sans volonté. Et lorsqu'il ordonna : « Viens ! », elle suivit, ne sachant plus qu'une chose : il lui fallait être brave.

Ils aboutirent dans une salle aux murs élevés tendus de velours rouge. Rouges aussi étaient les tapis. La lumière du jour y filtrait à travers des vitres de couleur pourpre.

Ils avaient gagné une estrade surélevée et, devant eux, se dessinait la silhouette vague d'un autel formé d'un énorme bloc de pierre qui pouvait être du grenat. Tout autour d'eux, au pied de l'autel, s'entassait pêle-mêle une multitude aux visages levés, empreints d'adoration et de terreur.

À leur vue, Léoce sentit une onde de courage la parcourir. Dans l'assemblée, elle reconnaissait son père, Ilena Burk, Mrs. Jordan, les visages familiers d'autres gens

qu'elle avait connus chez elle ou à l'école. Et en bordure de la foule, pâle et lointaine, sa mère.

Elle savait à présent pourquoi il lui avait fallu venir. Tous, fatalement, étaient voués à la mort qui les épouvantait. Elle, elle seule, pouvait les sauver. Elle qui seule possédait le courage.

Elle s'aperçut alors que Harry Burk aussi se trouvait là, les yeux levés vers elle sur son estrade. Le prêtre à ses côtés n'était donc pas Harry, décidément ; mais cela n'avait plus d'importance.

Elle escalada légèrement l'autel de pierre et parcourut du regard l'intérieur de la salle pourpre comme celui d'un cœur. Elle fit descendre sur eux son sourire, sans crainte, immobile dans sa fragilité, sa beauté sans tache. Une simple tunique brillante, couleur de flamme, la revêtait – ou peut-être était-elle nue ? Cela non plus n'avait plus d'importance.

Ils la contemplaient en extase. Le regard rayonnant de Harry ne cachait plus son admiration. Son père fronçait les sourcils d'un air tourmenté, en se mordant la lèvre. Les traits gras et niais de Mrs. Jordan reflétaient une incompréhensible alarme. Seule, Ilena se détourna, se voilant le visage de honte. Loin derrière eux, le blanc fantôme maternel eut un signe de tête solennel et approbateur. Alors Léoce sut – de façon définitive et certaine – que tout était bien.

Le prêtre vêtu de pourpre se rapprocha, et quelque chose étincelait dans sa main. Un poignard aigu, brillant comme un miroir. Il le leva, prêt à frapper. Mais Léoce le lui arracha et le brandit des deux mains, dans un éclair. Elle leur cria : « Vous êtes tous sauvés ! Je vous pardonne ! » et rapidement, sans avoir le temps d'être effrayée, s'en plongeait la pointe dans le cœur.

La chambre rouge s'estompa devant ses yeux. Le flot des visages se fondit. Baissant le regard, elle vit, avec un regret farouche – mais un triomphe plus farouche encore – le sang brillant du sacrifice baigner ses mains, et elle sut qu'elle était en train de mourir.

Bonne pêche, frères ! Et de trois !...

VIII

Harry Burk ne perdait pas la tête. Il était devenu aveugle, conjectura-t-il, à cause d'une espèce de paralysie du nerf optique ou d'un centre nerveux cervical gouvernant la vue. Il ne sentait plus son corps. Son cerveau ne recevant plus aucun message de l'extérieur, tous les canaux neuraux étaient bloqués.

Il était évident que les Pêcheurs commençaient par isoler leur proie.

Il attendit, dans la solitude de la nuit, prêt à la contre-attaque. Et, tout à coup, il sentit la Chose se mouvoir près de lui, le palpant de ses sens aux prolongements ténus, le sondant...

« Ordure ! dit-il intérieurement, dans le langage delà pensée. Sors donc d'où tu es, que je te voie, espèce... »

À sa surprise, la lumière apparut. Une lumière blafarde et pénible, semblable à celle d'un de ces réverbères crasseux brûlant au coin de quelque ruelle de l'une des vieilles cités terriennes.

Il se tenait debout, au coin d'une rue ; la vue et tous les autres sens lui appartenaient à nouveau. Il éprouvait le poids de son propre corps sur le pavé, sentait l'air plein de fumée, voyait devant lui une silhouette, tapie contre le mur.

Burk la regarda avec répugnance. Il semblait que ce fût un homme petit, vêtu d'un manteau usé jusqu'à la corde, aux épaules trop rembourrées, et d'un pantalon non

repassé, plein de plis. L'homme s'affaissa encore et lui retourna son regard d'un air de flatterie servile et impudente tout à la fois.

« Je vous connais, croassa Burk, vous êtes un Pêcheur !

— Si vous voulez, minauda la créature d'un air insinuant. Je suis toutes sortes de choses. Que voulez-vous ? Voulez-vous que je vous trouve une fille ? Ou quelque autre plaisir, peut-être... Tout ce que vous voudrez.

— Allez au diable ! » cria Burk.

Mais il se sentait mal à l'aise. Toute la scène irréelle, comme elle devait l'être en fait, était, dans un sens, terriblement réelle ; elle ressemblait trop à un fragment venu droit de son propre passé. Des années auparavant, il avait visité beaucoup de ces sortes de cités, sur la Terre, alors qu'il n'était qu'un vagabond errant de navire en navire. Il avait marché le long de leurs rues sinistres et respiré leur air, savouré leur stagnation, avec l'arrogance supérieure d'un voyageur arrivant de contrées autrement libres – s'était soulé – querellé – débauché – pour repartir par le prochain navire...

Il se rendit soudain compte qu'il portait non pas les classiques vêtements coûteux de ces dernières années, mais une veste de cuir déchirée, une paire de « dungarees » déshonorante et des bottes de pilote interplanétaire éraflées.

Pour couvrir sa confusion, il fit un pas menaçant, les poings serrés, vers l'apparition équivoque, à la lumière de la rue.

La silhouette s'affaissa un peu plus, se cachant le visage, et implora :

« Ne me frappez pas, monsieur, je vous en prie ! »

Burk rit de plaisir, dédaigneusement, soudain détendu.

« Pas de blagues, hein, avertit-il, rappelle-toi, je te tombe dessus !

— Tout ce que vous voudrez », pleurnicha l'homme. Il leva sur Burk un regard sournois. « Mais si je suis un Pêcheur, comme vous dites... non, s'il vous plaît, ne me frappez pas !... ça veut dire que je peux vous donner tout ce que vous désirez. Pensez-y – tout !

— Va au diable ! » répéta Burk. Et, tournant les talons, il s'éloigna, parmi les masses sombres des immeubles, silhouette indistincte s'élevant au-dessus de la rue mal pavée. Même si ce n'était qu'une illusion, c'était bon de se promener à nouveau, comme un touriste sans but, sans soucis, dans une étrange cité dont les recoins et les sombres allées regorgeaient de risques et d'aventures – parmi les décors et l'atmosphère du passé...

Mais il n'avait pas oublié que le passé était le passé – et le futur était bien différent. Ils n'arriveraient pas à l'hypnotiser au point de lui faire oublier ça.

La voix, à la hauteur de son épaule, se faisait enjôleuse : « Monsieur, je pourrais vous obtenir... »

Il se tourna dans sa direction, avec colère. Mais, alors qu'il accomplissait ce mouvement, la scène changea sans le moindre tremblement.

C'était toujours la nuit ; mais une nuit sauvage, telle que la Terre n'en avait jamais connu. La nuit sur Pluton, où il faisait toujours nuit, où le Soleil n'était qu'une lueur lointaine dans l'espace sans atmosphère. Et les étendues d'hélium gelé luisaient faiblement, inchangées depuis des milliards d'années, figées dans l'éternité du froid.

Il restait là, observant, tandis que les hommes et les machines s'activaient autour du vaisseau interstellaire.

Les machines devaient être construites spécialement pour pouvoir travailler là, dans le vide, et à des températures sous lesquelles les huiles lubrifiantes devenaient des corps solides, tandis que l'acier et les autres métaux s'écaillaient en poudre grisâtre ; les hommes mêmes devaient être d'une pâte spéciale pour s'aventurer ici, à l'extrême bord du système solaire, à la lisière de l'immense nuit dans laquelle le Soleil et toutes ses planètes n'étaient plus que d'infimes grains de poussière – sur la planète d'avant-poste,

où certes en matière de distance mesurée on n'avait fait qu'un premier pas hésitant vers l'extérieur, mais où au point de vue de l'énergie de fuite on était déjà presque sur le chemin d'Alpha du Centaure...

Le vaisseau était une merveille. Il se dressait, énorme, prêt à décoller, son nez poli pointant vers l'abîme de l'espace interstellaire. C'était le vaisseau qui, pour la première fois, fendrait cet abîme et apporterait à l'Homme, ce singe audacieux, la réalisation de ses rêves les plus fous.

Harry Burk observait et, finalement, soupira. Ses yeux le picotèrent, tandis qu'il se rendait compte que ceci non plus n'était pas réel.

« Mais ça pourrait l'être », murmura à côté de lui la voix, sur un ton insinuant.

Il était à nouveau dans la rue pleine d'ombre, faisant face au visage ignoble et vicieux.

« Que le diable t'emporte ! dit Burk.

— Doucement, à présent, geignit l'être sur un ton apaisant. J'ai une proposition à vous faire. »

Burk grogna :

« Tu as intérêt à ce qu'elle soit bonne.

— Vous voudriez vous enfuir, n'est-ce pas ? Fuir, tout seul. Ce serait tout de même mieux que de les tuer ? »

Burk écoutait la voix enjôleuse et une soudaine excitation lui coupa le souffle. C'était vrai ; il se demandait comment il ne l'avait pas compris plus tôt.

S'il arrivait à s'en sortir en vie et sain d'esprit – mais que sa femme et sa belle-mère y laissent leur peau comme, très certainement, ce serait le cas – il serait légalement leur héritier.

Il eut à nouveau la vision du navire interstellaire et les paumes de ses mains devinrent moites. Voyons, lorsqu'il repensait à tout ça, toute l'affaire (la collision avec le météore, la course aveugle du vaisseau vers la Ceinture) semblait presque avoir été arrangée pour lui à dessein. Une telle chose était insoupçonnable. Évidemment, c'était un terrible risque à prendre ; mais Harry Burk n'avait encore jamais reculé devant un risque.

« Vous pouvez gagner, murmura la créature près de lui. Jouons tout en un seul coup. Vous pouvez gagner... »

Burk lui jeta un regard dédaigneux, de côté, un sourire téméraire et combatif sur les lèvres.

« Parfait, dit-il. En un coup ! Le gagnant aura ce qu'il voudra ! »

Ils se tenaient agenouillés dans une mare d'éblouissante lumière, au milieu de l'obscurité environnante. Burk secoua les dés dans ses mains réunies en coupe. Son sang battait un tocsin dans ses oreilles. Rêve ou réalité, qu'importe. Il n'avait jamais vécu aussi intensément auparavant, l'enjeu n'avait jamais été aussi grand.

Avec un bref soupir, il jeta les dés, les regarda tourbillonner, dans un éclair, puis se poser, côte à côte, leurs faces tournées vers le haut, tels des visages.

Les Ténèbres semblèrent se ruer vers lui, de tous côtés, quoique rien ne fût visible. Absolument rien, dans ce noir espace du vide, sauf les dés et leur signification : deux yeux de serpent.

Frères, le quatrième est à nous !...

IX

Ilena s'efforça au courage et, toute raidie au milieu du vide impalpable, elle sentit venir le Pêcheur, qui la serra dans une immonde étreinte. Tout son être se révolta à ce

toucher impur ; mais, de toute la force de sa volonté, elle se contraignit à ne pas tressaillir ni se débattre.

Il recula.

Elle réprima impitoyablement l'éclair de triomphe qui illumina son visage lorsqu'elle comprit qu'il avait été déjoué par son inviolable passivité, son refus de réagir, quels que soient les moyens employés contre elle. Elle pensa avec acharnement : « Je suis Moi – et rien ne pourra changer ça ! »

« Mais qu'est-ce que Moi ? »

« Je suis Ilena, la fille de Loran Jordan ; et je vais être mère, la mère d'un fils qui sera nommé Loran. J'appartiens au passé et à l'avenir. »

« Et quant au présent ? »

« Le présent n'est rien, qu'une illusion qui luit et disparaît. »

Le présent, c'était les baisers d'Harry qui, par moments, menaçaient de lui ôter le sens intégral de sa personnalité, cette personnalité qu'elle devait conserver intacte. L'ignoble démon qui la guettait, l'étudiait, ne devait pas l'ignorer, et il usait de sa ruse diabolique pour l'obliger à revivre tous ces moments, dans cette aveugle obscurité furieuse et tourmentée, frissonnante, haletante, ballottée dans la tempête... Mais elle avait résisté déjà à ces tempêtes, lutté déjà dans de pareils combats – et Il n'arriverait pas à la détruire par ce moyen.

Le Pêcheur s'éclipsa de nouveau, emportant avec lui le souvenir de Harry ; la laissant tremblante, à demi étourdie – victorieuse.

« Je vais avoir un fils, pensa-t-elle avec entêtement, et je l'appellerai Loran. »

Un rêve s'empara d'elle soudainement.

Elle se trouvait assise dans un fauteuil, au milieu d'une petite pièce sombre éclairée par la seule lueur des étoiles ; mais une fenêtre devant elle donnait sur la lumière, une lumière bleutée qui aurait pu être celle du crépuscule ou de l'aube. Entre elle-même et cette lumière, se dressait une haute silhouette, qui semblait regarder pensivement par la fenêtre où elle se découpait en ombre chinoise.

C'était son fils, devenu grand comme il devait le devenir après tant d'années, et la fenêtre symbolisait le Futur.

Ilena savait qu'elle était devenue une vieille femme. Lorsque, d'un mouvement débile, elle voulut soulever sa main, elle vit que la peau en semblait être de vieux parchemin.

Elle l'appela, émettant un petit son inarticulé. La silhouette à la fenêtre se retourna et jeta les yeux sur elle.

« Non ! Non ! » cria-t-elle faiblement.

Car le visage de son fils avait les traits de Harry, fondus étrangement, d'une manière presque blasphématoire, avec les traits de son propre père, autant qu'elle pouvait se les rappeler. Elle ne pourrait supporter d'avoir devant les yeux les yeux moqueurs d'Harry, son sourire insouciant... C'était monstrueux, une violation qu'elle ne pourrait endurer. — Reste tranquille, calme-toi, lui dit son fils d'un ton assuré. Repose-toi un moment, et ce sera fini, et tout m'appartiendra.

— Non ! » hurla-t-elle, et sa voix se cassa. « Ce n'est pas le futur, c'est seulement un rêve, je ne le supporterai pas ! »

Le rêve s'effaça. Il n'y avait plus que la froide obscurité et, quelque part au cœur de ces Ténèbres, Ilena étreignant contre elle-même sa sécurité durement gagnée.

Mais une autre vision se forma, insidieuse illusion l'appelant de son attirante chaleur, la chaleur du souvenir.

Son père, Loran Jordan, se tenait debout, se réchauffant les mains devant la grande cheminée de leur vieille maison terrienne. Il revenait d'un de ses voyages sur Mars, et il parlait – ainsi qu'il le faisait parfois lorsque la mère d'Ilena semblait écouter – de ses affaires ; la complexe toile d'araignée de la richesse et du pouvoir qu'il tissait parmi les

planètes qu'Ilena avait vu briller autant que les étoiles de la nuit. Comme toujours, tandis qu'il parlait ainsi, il lui semblait grandi. Il devenait quelque chose de plus qu'un petit homme aux tempes grises – il devenait un géant, un des Grands.

Ilena, encore toute jeune et portant des nattes, était ignorée. Elle se tenait assise sur le plancher, dans un coin du living-room, jouant avec le poupon qu'elle avait nommé Mr. Jordan. Elle assit Mr. Jordan contre le mur et, pointant le doigt contre sa poitrine : « Tu as intérêt à bien te tenir, lui dit-elle, tiens-toi droit, ne bouge pas, et tais-toi. Fais bien attention, sinon je le dirai à ton père lorsqu'il rentrera. Et tu feras bien de cesser de faire pleurer les autres et de partir quand je veux que tu restes là... »

Une grande ombre recouvrit son jeu.

Son père se tenait debout devant elle, gigantesque. Il lui dit : « Viens, ma petite, viens et assieds-toi près de ta mère. Je ne te vois pas bien souvent... Tu ferais aussi bien d'écouter... on n'est jamais trop jeune pour apprendre. »

Il s'empara de Mr. Jordan et le posa hors de portée d'Ilena, sur la cheminée. « Viens, à présent. »

Elle voulait venir... et elle ne voulait pas, et, partagée entre ces deux sentiments, elle commença à pleurer, sans bruit, à la dérobée, de manière que son père ne puisse le remarquer.

Elle aurait pu crier : « Non, je ne viendrai pas, je vous hais ! » Mais si elle l'avait fait... peut-être l'aurait-il tuée ; peut-être serait-il parti au loin et ne serait-il plus jamais revenu.

Avec soumission, elle se leva et suivit son père.

« Non ! hurla Ilena dans le noir, c'est un mensonge ! ça n'a jamais été comme ça ! »

Ses mots tombèrent sans un écho dans l'obscurité. Il n'existait rien, ici, qui puisse fournir un écho. Lentement, elle comprit que l'ennemi était parti et qu'elle était seule. Seule, elle, inviolable. Passé, présent, futur s'étaient mélangés pour mieux disparaître et elle avait gagné la bataille...

Les Ténèbres, impénétrables, l'enveloppèrent. Dans l'obscurité, il y avait Ilena, inaltérable, Ilena qui avait seulement désiré être seule...

La pêche est vraiment bonne, frères. Nous en avons pris cinq.

Mais cette fois, pas de fautes : nous devons les prendre tous, ou ce sera vain. L'échec nous l'a suffisamment appris.

Une fois de plus, jetez vos filets, frères. Le sixième est encore à prendre.

X

L'obscurité n'avait rien d'étrange. Il n'y avait jamais rien eu d'autre, depuis le début des Temps.

Mais dans celle-ci, il y avait quelque chose de nouveau, de difficilement acceptable : le vide, la sensation de l'espace et du froid, au lieu de la chaleur confortable et de la nourriture toujours prête.

L'être était très primitif, seuls des rudiments de bouche, de nez, d'yeux et d'oreilles existaient. Le cerveau était une pâte informe. Pour membres, des moignons. Il avait une queue. Il possédait encore (bien qu'il fût près de les perdre) les arcs branchiaux des premiers vertébrés.

Pas de passé, pas d'expérience, pas de souvenirs, à part celui de sa lente croissance, dans cet endroit secret et chaud, aussi sombre et fluide que le monde obscur des poissons des grandes profondeurs. L'être ignorait qu'un jour il naîtrait.

Mais il vivait, d'un vie déjà humaine, et il voulait absolument continuer à vivre.

L'approche furtive de l'intrus signifiait la fin de la vie, le retour au néant dont il sortait à peine...

Il sentit tout cela, quoiqu'il ne sût rien encore de la mort ni de la défaite. Ne sachant rien, si ce n'est la loi de la Vie qui se développait en lui, il réagit, au premier contact du voleur, avec une fureur aveugle.

Les Pêcheurs reculèrent, déroutés. Les expériences qu'ils avaient eues avec les autres et leurs cerveaux compliqués, vaincus à l'avance, prêts à accepter l'illusion, ne les avaient pas préparés à cela.

Prudemment, les Pêcheurs retournèrent à l'assaut et ne trouvèrent aucune prise où s'agripper, aucune brèche qui aurait pu être formée par un regret ou un désir inassouvi. Seule, se dressant devant eux comme un mur, cette informe et monstrueuse volonté de vivre. Une volonté rudimentaire – ignorant la nature même de son désir – mais absolue, impossible à tromper ni à déjouer par ruse.

Dans le noir, les fantômes d'une vie morte depuis des milliards d'années essayèrent de forcer l'être non encore né et échouèrent. Ils laissèrent sur lui leur empreinte, mais pas de la manière qu'ils l'eussent souhaité.

Car là où, en des circonstances normales, la première expérience d'une vie humaine est l'outrage et la défaite – la naissance d'un être pour qui la venue au monde est une cassure ressentie avec fureur, expérience sur laquelle se modèleront toutes ses défaites ultérieures – dans le cas présent, le premier souvenir de conflit serait le souvenir d'une victoire...

En arrière, frères, en arrière ! Celui-là est passé à travers tous nos filets.

Qui aurait jamais pensé que parmi ces...

Mais vous ne l'ignorez pas. Pour peu que, parmi ces êtres, il y en ait plusieurs semblables à ce dernier, tout sera inutile. Cette race est de celles que nous ne conquerrons jamais. Relâchez-les tous, frères, et retournons d'où nous venons pendant qu'il en est temps encore. Nous devons mourir à nouveau et à nouveau reposer dans l'attente...

Pendant un million ou un milliard d'années, jusqu'à ce que notre tour vienne...

XI

Le vaisseau abandonné avançait tant bien que mal le long de sa courbe, laissant derrière lui la Ceinture et ses êtres démoniaques. Dans un moment, il faudrait allumer les signaux de détresse. Mais pour l'instant, il n'y avait rien à faire.

Pendant longtemps, personne n'avait dit mot. La plupart d'entre eux n'osaient même pas se regarder. C'était comme si les complexes fils de communication, les liens de parenté qui les avaient liés les uns aux autres, s'étaient rompus d'un coup. Et il faudrait bien du temps avant que tout cela ne soit rétabli, si ça devait jamais l'être.

Harry Burk soupira, pour briser le silence. Il dit pesamment : « Je ne peux pas le croire. Nous en sommes tous sortis... mais aucun de nous ne semble savoir comment. » Ses épaules s'affaissèrent. « Je suppose que nous ne le saurons jamais. »

Personne ne semblait l'avoir écouté.

Charles Lindforth, debout, contemplait, l'œil sec, le corps allongé de sa femme. Son visage revêtait une expression hagarde et lointaine depuis leur réveil, depuis qu'il leur avait annoncé sa décision de rompre tous rapports avec la Compagnie Jordan – décision prise, avait-il prétendu, quelque temps auparavant, tout étant bien considéré, et pour raisons de santé... Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient, c'est tout ce qu'il leur révélerait jamais, pour autant qu'il pourrait conserver son masque...

Léoce se tenait assise à l'écart des autres, ses yeux obliques comme endormis, ayant l'air de ne rien voir. Sa première réaction avait été une amère et terrible crise de larmes, au point qu'ils avaient tous craint qu'elle ne fût devenue folle, sanglotant comme si elle avait perdu quelque chose qu'elle ne retrouverait jamais plus. Son père et Harry étaient demeurés gauches et impuissants devant son hystérie. Finalement, la sombre Ilena qui, seule, semblait inchangée, avait réussi à la calmer de quelques mots réconfortants.

À présent, Léoce paraissait tranquille et bizarrement absorbée. Elle essayait d'évoquer le visage du moine de son rêve, essayait de retrouver quelque lueur, quelque indice... Elle n'avait plus eu un regard pour Harry Burk.

Mrs. Jordan n'écoutait pas, affalée dans son grand fauteuil, ses mains reposant mollement sur ses genoux, le visage placide, les yeux clos.

Peu lui importait à présent ce qui pourrait advenir de son yacht plaqué or, ses nombreuses possessions, toute la richesse dont elle n'avait jamais compris l'extension. Elle n'avait même plus peur de la mort : elle était morte.

Burk se redressa avec agitation et fit un signe de tête à sa femme. Tel un automate, Ilena se leva et le suivit dans la galerie du tableau de bord, loin des autres, là où l'espace les contemplait, à travers les parois de verre.

Il fixa longuement son visage lisse, impénétrable, et éprouva une certaine difficulté à trouver ses mots :

« Je ferais aussi bien de vous le dire maintenant... » commença-t-il. Et il s'arrêta.

« Oui ? » dit Ilena sans impatience, attendant.

« Nous ne pouvons rien dire encore, évidemment, avant de connaître les termes du testament, mais cela n'a pas d'importance. Je signerai tout ce qu'on voudra. J'en ai marre. »

Harry Burk, joueur à la petite semaine, que sa chance et ses nerfs avaient déserté lorsque l'enjeu était devenu si grand qu'il ne pouvait même plus l'apercevoir. Ces jeux n'étaient plus pour lui, il le savait à présent, il s'était vu dans un miroir... Peut-être étaient-ils tous passés par là... Pour Ilena, il était difficile de dire...

« Je vois, dit Ilena. Ma mère est morte, Mr. Lindforth a donné sa démission, à présent c'est votre tour. Vous êtes tous en train de filer en m'abandonnant, n'est-ce pas ? »

Sa voix gardait son timbre habituel, ne recelant aucune émotion. C'était naturel qu'il en soit ainsi, qu'ils partent tous en fin de compte, en la laissant seule avec le fardeau qu'elle s'était choisi.

« Je ne parle pas de partir, dit Burk brusquement.

— Non, bien sûr, il y a l'enfant.

— Oui, l'enfant. Il sera différent !

— Oui. »

Mais à *quel point* différent, ils ne s'en doutaient *pas encore*...

Traduit par RÉGINE VIVIER.

The Fishers.

© Mercury Press. Inc., 1954. (The Magazine of Fantasy and Science Fiction.)

© Éditions Opta pour la traduction.